
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00102586 5







DEBURAU.

HISTOIRE

DU THÉATRE A QUATRE SOUS,

POUR FAIRE SUITE

A L'HISTOIRE DU THÉATRE-FRANÇAIS.

SECONDE ÉDITION.



Bruxelles.

LOUIS HAUMAN ET COMPᵉ.

1832

PRÉFACE.

Un feuilleton du *Journal des Débats* sur le célèbre Paillasse des Funambules, nous a suggéré l'idée de réunir en deux petits volumes tous les documens relatifs à cette grande célébrité. L'intérêt du public, une fois éveillé par le feuilleton, s'est jeté avidement sur tous les détails que le critique avait omis, soit par oubli, soit par défaut d'espace. Nous avons donc complété

aussi bien que possible ce rapide travail ; nous avons recueilli avec le plus grand soin des faits inconnus jusqu'à ce jour, et le hasard nous a parfaitement secondés. Tout en reconnaissant ce que nous devons au *Journal des Débats*, nous ne pouvons faire taire notre gratitude pour des renseignemens non moins précieux. Par exemple, c'est une pièce importante et unique que l'*Engagement autographe* de Deburau lui-même que nous donnons dans cette Histoire ; on ne verra pas sans curiosité et même sans attendrissement le modeste traitement du plus grand Comédien de l'époque. Une autre pièce non moins importante peut-être, c'est l'*Inventaire* de la *Loge* de Deburau, inventaire fort exact, et que nous avons dressé avec le soin et le zèle d'un notaire royal ; c'est une pièce très rare et très importante dans l'Histoire de l'Art. Nous espérons que le public saura apprécier toutes les peines et tous les soins que nous a coûtés une autre pièce non moins curieuse ; c'est le Régle-

ment relatif au blanchissage des Camarades de notre grand acteur, réglement très significatif, et qui en dit plus sur la vocation de notre artiste que n'en dit tout le feuilleton.

Mais comme un bonheur n'arrive jamais sans l'autre, à peine a-t-il été question de donner quelque importance à cette Biographie inaperçue jusqu'alors, que plusieurs Artistes de renom sont venus à nous, demandant à s'associer à cette gloire nouvelle. La Gravure et le Dessin se sont donné la main pour illustrer cette grande illustration ; si bien que d'une simple Histoire Populaire que nous voulions faire, nous nous sommes élevés à un livre de luxe. Ce qui n'est pas arrivé aux Vies des grands hommes de Plutarque arrive tout-à-coup à Deburau le Paillase. Que voulez-vous ? la gloire humaine est ainsi faite : supportons-la telle qu'elle est !

L'éditeur, avant de livrer aux gens épris encore de l'art dramatique cette très curieuse Histoire de l'Art dramatique en France, supplie

instamment ce public à part de ne pas confondre cette Biographie avec les innocens paradoxes qui se rencontrent quelquefois dans le feuilleton, véritable caprice d'une critique aux abois, pour laquelle le paradoxe est un repos. Le paradoxe n'a rien à voir dans cette affaire. La Biographie dont il s'agit est faite avec toute conscience et vérité. L'auteur n'a visé ni à l'effet ni au sophisme. Quand il s'est emparé si hardiment de ce héros tout neuf, son but unique a été de résumer l'Histoire de l'Art Dramatique considéré sous son aspect ignoble, le seul aspect nouveau sous lequel il puisse être encore envisagé. Prenez donc cette Histoire telle qu'on vous la donne, c'est-à-dire pour un supplément indispensable à l'Histoire de notre Théâtre. Le Théâtre, tel que nous l'entendions au dix-septième siècle, est mort chez nous. Voyez où en est venu le Théâtre-Français! Des héros Grecs et Romains de quatre pieds, des ingénuités de soixante ans, des jeunes-premiers décrépits qui

le soir, leur rôle joué, répètent pour toute prière la prière de Ninon de Lenclos : *Mon Dieu, faites-moi la grâce de porter mes rides au talon!* Voilà pour la comédie, voilà pour l'art joué. Quant à l'art écrit, il est tombé dans la même décrépitude. Tout est mort dans ce pauvre vieux monde comique, autrefois si éclatant, si jeune, si riche, si plein d'amour et de gloire! Que de jeunes femmes! que de beaux hommes! quelles voix sonores! quelles excellentes actrices c'étaient alors! Mais alors aussi quel Parterre enthousiaste et attentif! Que sont-ils donc devenus les temps de Chérubin et de la comtesse Almaviva? Hélas! Chérubin a de fausses dents aujourd'hui, Madame la Comtesse vit dans la retraite, Figaro lui-même, courbé par l'âge et désenchanté par les révolutions, se promène au soleil avec une toux obstinée. Quant au Parterre, il n'y a plus de Parterre ; il est mort et enterré depuis longtemps. Figaro, Suzanne, Almaviva, ont suivi en pleurant son cercueil.

Il n'y a plus de Théâtre-Français, il n'y a plus que les Funambules; il n'y a plus de Parterre littéraire, savant, glorieux, le Parterre du café Procope; en revanche, il y a le Parterre des Funambules, Parterre animé, actif, en chemise, qui aime le gros vin et le sucre d'orge. L'Art Dramatique allait en voiture autrefois, il va à pied de nos jours; il portait le cothurne ou le brodequin doré, il est en pantoufles dans la boue; cela était bien autrefois, peut-être que cela est aussi bien aujourd'hui. Autrefois l'Art Dramatique avait ses fêtes de la nuit, ses arrêts du matin, des princes et des rois à ses genoux, un palais au Palais-Royal; aujourd'hui l'Art dramatique mange des pommes de terre frites sur le boulevard du Temple, il raccommode ses bas troués à la porte de son théâtre, il s'enivre chez le marchand de vin; il avait du fard autrefois, il a de la farine à présent. Autrefois il s'appelait Molé ou Talma, aujourd'hui il s'appelle tout simplement Deburau. Tout se compense.

Donc, ne dédaignons aucune face de l'Art ; ne passons sous silence aucun de ses accidens, aucun de ses hasards. L'histoire du Bas-Empire, après l'histoire de la vieille Rome, n'est pas sans intérêt et sans mouvement. Puisque la comédie en est au Bas-Empire, faisons l'Histoire de l'Art tel qu'il est, crotté, crasseux, mendiant, ivrogne, remuant un Parterre crotté, crasseux, mendiant et ivrogne ; puisque Deburau est devenu le Roi de ce monde, célébrons Deburau le Roi de ce monde. Heureux si notre *Biographie* ainsi faite prend une place méritée, indispensable à côté de la très longue et très fastidieuse Histoire des frères Parfaict (1) !

Vous voyez que nous ne sommes pas ambitieux !

(1) *Histoire du Théâtre-Français*, par les frères Parfaict. Paris et Amsterdam, 1736 — 1749, 15 vol. in-12.



PREMIÈRE PARTIE.

BIOGRAPHIE.



I.

EXORDE.
DÉCADENCE DE L'ART.
LES FUNAMBULES.

Je regrette souvent les temps heureux du Théâtre, quand de toutes parts de jeunes Talens prenant l'essor venaient s'offrir aux conseils et aux encouragemens de la Critique. C'étaient alors de belles heures pour le Talent et la Critique. Ils se donnaient la main l'un et l'autre pour marcher ensemble au même but, et s'ils se disputaient en chemin, ce qui arrivait souvent,

Exorde.

leurs disputes mêmes tournaient au profit de l'Art. C'est ainsi que Talma et Geoffroy arrivèrent à une réputation Européenne le même jour.

Décadence de l'Art.

Mais aujourd'hui tout est changé dans l'Art Dramatique. Vous auriez la béquille d'Asmodée et vous iriez dans tous les Théâtres de Paris, clairvoyant comme un vieux Diable, que vous ne trouveriez pas une jeune réputation à soutenir, pas un nom nouveau à faire, pas un talent tout neuf à révéler. Le Comédien moderne échappe également au blâme et à la critique. L'École de Cartigny a produit encore moins de sujets que le Conservatoire, s'il est possible. Le Théâtre a été livré aux Grands Comédiens par vocation qui se font Artistes par enthousiasme, et qui sont ordinairement détestables, l'enthousiasme de toute une vie ne valant pas une semaine de réflexion et de travail. Si bien que nos auteurs dramatiques ont renoncé à chercher des acteurs pour leurs pièces; ils s'en fient à eux-mêmes pour le succès, à eux tout seuls et ils font bien. Quant à la Critique, elle a été forcée, elle aussi, de se passer des Comédiens; elle n'avait plus ni conseils, ni louanges, ni

blâme à leur adresser. La Critique et les Comédiens y ont également perdu.

Les Funambules.

Toutefois, à ce silence du feuilleton sur les acteurs, il est encore quelques exceptions. Nous avons besoin de nous passionner pour quelque chose, nous autres Critiques qui avons la prétention d'être des Artistes. Ne pouvant nous passionner au Théâtre-Français, nous allons nous passionner où nous pouvons, par exemple aux Théâtres des Boulevarts. C'est dans un de ces Théâtres ignorés, dans le plus petit, dans le plus infect de tous, à la lueur de quatre misérables chandelles et dans une atmosphère méphitique, à côté d'une ménagerie qui hurle pendant que les acteurs chantent, que nous avons découvert et admiré, et applaudi à outrance le Grand Comédien, et qui plus est, le grand Paillasse Deburau.



II.

DEBURAU.
SA NAISSANCE.
SON PÈRE FAIT UN HÉRITAGE.
SES PREMIERS EXERCICES.
SES PREMIÈRES SOUFFRANCES.
AMIENS.
DÉPART D'AMIENS.
ÉLOGE DE SON PÈRE.
MORT DU CHEVAL.

Deburau.

Déjà et plus d'une fois j'ai parlé de Deburau avec une admiration qui n'avait rien de factice. Cependant plusieurs Gentilshommes à interrogations m'ont demandé solennellement une explication formelle à ce sujet, refusant de me croire sur parole à propos d'un acteur dont ils n'avaient jamais entendu parler avant moi, qu'ils n'avaient jamais vu, et que probablement

ils ne verront jamais, pour peu que leurs femmes et leurs filles craignent l'odeur du suif, les spectateurs en veste ou sans habit, pour peu qu'elles aiment l'eau de Cologne de Farina. Et il faut avouer que le nombre des amateurs d'eau de Cologne est malheureusement bien grand de nos jours !

Donc, pour satisfaire à toutes ces exigences et pour redresser quelque peu ces points d'interrogation qui me poursuivent impitoyablement à propos de mon Grand Artiste, j'ai pris de minutieuses informations à son sujet, je me suis enquis des moindres détails de sa vie ; en un mot, à propos de notre Gilles, je me suis donné toutes les peines d'un Biographe, pour en avoir à l'avenir toute la gloire et tous les droits.

Sa naissance.

Le plus grand Comédien de notre époque, Jean-Gaspard Deburau, est né à Newkolin, en Bohème, le 31 juillet 1796. Deburau est le dernier et le plus grand présent que nous ait fait la Bohème vagabonde, ce royaume flottant à travers le moyen-âge, tout chargé de gais et insoucians Comédiens, de jolies et alertes filles ; monde Bohème qui rit toujours quand toute l'Europe est en larmes, qui se soutient et qui

s'aime, quand la guerre civile ensanglante les villes ; monde de joie, et de licence, et de grasse cuisine, et de chansons lascives, et de plaisirs sans frein au milieu d'une époque monacale, toute croyante, toute fervente, correcte et sévère époque gouvernée et complétée par louis XI ; monde Bohème, excommunié bien avant Luther, mais excommunié en riant, retranché de l'Église sans passion et sans colère, par un simple scrupule d'étiquette ; un monde de hasard, qui court, barbouillé de lie, traîné dans l'ancien tombereau de Thespis, et qui s'arrête quand la civilisation l'entrave de toutes parts : c'est de ce monde-là que nous est venu Deburau. C'est venir en même temps de bien près et de bien loin, n'est-ce pas ?

Son père fait un héritage.

Il naquit, pauvre enfant de soldat, au milieu d'une armée en campement ; ses premières années se passèrent sous les murs de Varsovie, et voilà pourquoi, depuis l'insurrection Polonaise et la mort de ces braves Phalanges, depuis que la Pologne a été vaincue si glorieusement pour elle, le Bohémien Deburau vous soutiendra effrontément qu'il est Polonais ; vaniteux Artiste ! Quoi qu'il en soit, Deburau avait sept ans à peine, et

il grandissait, insouciant de l'avenir, quand son père reçut la nouvelle d'un héritage qui lui était survenu en France. Comment cet héritage vint du milieu de la France trouver le soldat Deburau à Newkolin en Bohème! c'est là un de ces événemens inexplicables dont l'Histoire a grand tort de ne pas s'inquiéter. Voilà donc le père de famille, à la nouvelle de ce testament imprévu, qui se met en route tout de suite pour recueillir cette fortune exotique. La famille était pauvre, le chemin était long, mais aussi l'espérance était grande! Le père trouva un moyen tout Bohémien de charmer et d'utiliser les ennuis de la route. Pour rejoindre plus vite son héritage, il fit de ses enfans des bateleurs, tout simplement. Il avait deux jolies filles; elles montèrent sur le Fil d'Archal, et la foule s'assembla autour de ces deux figures basanées à l'œil vif et noir, intrépides danseuses au pied léger et petit, et dont la main un peu maigre, mais bien faite, tenait avec grâce le pesant balancier. Avant l'exercice des jeunes personnes, venaient les exercices des deux frères de Deburau, car ils étaient cinq dans cette famille, tous Artistes, sans compter le père et la mère, Artistes aussi; notre Deburau seul

manquait de bonne volonté et de grâces, il avait très peu de souplesse dans les membres, et il était peu disposé, comme il le dit lui-même si naïvement, *à faire son chemin sur les deux mains.*

Ses premiers exercices.

Aussi, le succès vint-il lentement pour mon Héros. Plus d'une fois il fut hué sur la Place Publique, pendant que ses frères et ses sœurs étaient applaudis à outrance; plus d'une fois, la chaise qu'il portait sur ses dents grinçantes manqua aux régles de l'équilibre et lui écrasa le visage; plus d'une fois le Grand Écart pensa lui être funeste; et alors c'était pitié de le voir perclus et tout sanglant, le pauvre Sauteur, recevoir tête baissée la correction paternelle.

Ses premières souffrances.

Oh! quelle vie de privation et de misère! que d'humiliations amoncelées sur une seule tête! Que d'étranges différences entre lui et ses frères sortis du même sang! A ses frères, les paillettes brillantes, les écharpes de soie, les escarpins brodés, les tuniques éblouissantes! A lui, la souquenille usée, le vieux feutre, les sandales déchirées; à ses frères, l'admiration de la foule le jour, et le soir, le morceau de lard, les choux fumans, la bière écumante, la paille fraîche, toutes les gloires, tous les délices de la vie; à

lui le sourire du mépris, le pain sec, l'eau de neige et la dernière place dans la grange, près de la porte et bien loin du trou bienfaisant où se respire la douce vapeur de la vacherie. Tel fut son voyage à travers les peuples; à lui Génie humilié et méconnu! Ne pouvant en faire un Sauteur, et le voyant aussi inhabile sur la Corde Tendue que sur le Fil d'Archal, son père en fit un Paillasse; non pas un Paillasse sérieux et posé comme nous le voyons aujourd'hui, mais un Paillasse riant, enluminé, gambadant, sautillant, un Paillasse vulgaire, un Paillasse de carrefour. Dans cette position, je puis dire humiliante, Deburau était chargé par son père de faire valoir ses frères et ses sœurs; il était entre ses frères et la foule, le contraste obligé du Drame, l'ombre nécessaire au Tableau. Ils étaient légers comme l'air, il était lourd comme le plomb; ils débitaient les traits d'esprit et les flatteries adroites aux spectateurs, lui débitait les grossièretés et les bêtises. C'était lui qui recevait les soufflets et les éternels coups de pied au derrière qui font rire notre vieil Univers aux éclats depuis Adam. Pauvre grand homme! que le chemin dut lui paraître long et fastidieux

depuis la Bohème jusqu'à l'héritage paternel !

Amiens.

A la fin ils arrivèrent à cet héritage si attendu, toute la famille couronnée de lauriers, Deburau seul, sans chapeau et les pieds déchirés par les ronces. Enfin voici la ville promise; voici Amiens, la ville des succulens pâtés, la ville gastronomique par excellence, Amiens où sont les Propriétés-Deburau! Il va donc se reposer cette fois de ses fatigues, le dernier né de la famille! Il va donc laisser à la porte du Château paternel sa souquenille usée, ses lazzis d'emprunt et son rire de Pauvre Diable, le laborieux Paillasse! Voyez comme il tourne la tête de côté et d'autre, cherchant à découvrir le Domaine qui lui a coûté tant de douloureux éclats de rire. Mais, hélas! hélas! (ô malheureux Artistes!) arrivés à l'héritage, ils ne trouvent qu'une masure au lieu du palais qu'ils venaient chercher; un demi-arpent chargé de ronces, à la place des fertiles récoltes et de la riche basse-cour; de pauvres ruines toutes nues, voilà ce qu'ils sont venus chercher de si loin, ces vagabonds héritiers. Désappointement cruel! cruel surtout pour toi, ô mon Gilles, mon Benjamin déguenillé! tu vas être obligé de rire encore tout le

jour pour avoir un morceau de pain le soir.

Telle fut l'Histoire de cet Héritage. La masure fut vendue et dévorée, puis après quelques jours de halte, il fallut repartir. Adieu Amiens, où l'on payait l'impôt-portes-et-fenêtres, l'impôt le plus glorieux de tous; adieu la France, peu artiste alors! La famille se remet en route, père, mère jeunes filles, jeunes garçons, et enfin Deburau, déjà boiteux et tout pâle, à l'annonce du nouveau chemin qu'il faut parcourir. Ici nous devons raconter un trait d'humanité du père Deburau. Un père a beau faire, il y a des traits auxquels on le reconnaît toujours, même dans ses plus grandes sévérités. Le nôtre donc, un matin, par le froid qu'il faisait, voyant les pieds de ses enfans endurcis et tout rouges, acheta dix-huit francs un cheval pour transporter son mobilier et sa famille. C'était un vrai cheval comme les fait Decamps; cheval de sauteur, efflanqué, tête baissée, point de queue, sabot plat! Ainsi fait, on chargea l'honnête cheval de deux paniers. Dans ces paniers, le père de famille plaça toute la famille, toute la famille entassée, ramassée, heureuse et à son aise! à son aise comme elle ne l'avait jamais été. Gas-

Départ d'Amiens.

pard surtout, Gaspard à l'abri sous l'échelle de leurs exercices ; voilà comment ils entraient dans les villes. Eh bien ! malgré leur équipage, ou peut-être à cause de leur équipage, il arrivait souvent qu'on ne voulait héberger que le cheval. Le cheval hébergé, la famille restait en dehors dans ses paniers, où elle dormait sous le ciel, réchauffée par son souffle, pendant que le père veillait sur ses enfans ! A cette heure de la nuit, deux hommes veillaient seuls dans l'Europe, Napoléon et le père Deburau !

Éloge de son père.

Brave homme! ce cheval acheté dix-huit francs, et cette longue veillée sous les étoiles froides et scintillantes de l'hiver, rachètent bien des coups de pieds que tu peux avoir donnés dans ton zèle à ta famille. Aussi ta famille te pardonne ! La postérité réhabilite ta mémoire ! Que ton ombre se réjouisse dans le tombeau !

Mort du cheval.

Un jour, le cheval de dix-huit francs mourut de faim. Malheureux et noble coursier, il s'était battu à Austerlitz ! Avec le produit de sa peau toute la troupe eut à déjeuner ; puis, comme le ciel était plus clément, l'air plus doux et l'Orient plus proche, chacun se remit à pied, chacun fit de nouveau le Grand Écart.

III.

CONSTANTINOPLE.
LE HAREM.
LES ODALISQUES.
MIGRATIONS.
LA DANSE DE CORDE.
LA GRANDE MARCHE MILITAIRE.
MONSIEUR ET MADAME GODOT.
LES SURNOMS.

Constantinople.

Ils allèrent, toujours en sautant, jusqu'à Constantinople; ils traversèrent, sur un Fil d'Archal, tout le Bosphore de Thrace, périlleux et singulier pèlerinage d'une famille entière qui se fait petite, et qui se glisse sans danger entre deux guerres, sans avoir une blessure! A Constantinople, toute la famille, entre autres bonheurs, eut l'honneur de jouer dans le Palais du Sultan.

C'est une scène qui est fort belle, et que je n'écrirai pas, parce qu'elle est fort difficile à écrire. Je vais seulement essayer de l'esquisser.

Le Harem.

Ce jour-là, les paillettes de leurs habits étaient plus brillantes que de coutume; les tuniques étaient lavées de la veille; les membres des Sauteurs avaient été éprouvés le matin, et rien ne manquait à leur souplesse; toute la famille avait dîné, Deburau lui-même avait dîné! D'après l'ordre qu'ils avaient reçu la veille, ils s'acheminèrent jusqu'au palais du Grand-Seigneur.

Ils traversèrent la cour intérieure. Un muet les introduisit dans une vaste salle de marbre et d'or; cette salle était coupée en deux par un rideau de soie. On ne voyait personne dans cette salle, on n'entendait personne. C'était le silence et la désolation du Théâtre-Français, quand on y joue une comédie de M. Bonjour. Le muet fit signe à nos Artistes de jouer leur pièce devant ce rideau immobile. Il fallut obéir. Ils s'apprêtent en silence; ils déroulent leur tapisserie de la rue sur les tapis de Perse du Harem, ils mettent à leurs pieds la craie de leur Art, comme d'autres Artistes mettent du fard à leur visage,

et les voilà qui font leurs tours. Ils se plient, ils se tournent, ils se portent, ils se tordent en tous les sens. Derrière le rideau rien ne s'agite! Ce silence glacial ne les glace pas.

Les Odalisques.

Ils jouent long-temps à l'équilibre; Deburau se jette sur le dos, et son frère aîné, avec un bâton qui pourrait lui briser dix fois le crâne, lui enlève sur le nez une pièce de monnaie. Horrible et fantastique position, que personne n'a décrite encore! Quand son nez est libre, Deburau se relève, et son autre frère prend une échelle dans les mains; il faut que Deburau monte à cette échelle tremblante; il grimpe d'échelon en échelon; le voilà arrivé au dernier échelon, le voilà au sommet de son Art. O surprise! ô récompense de l'Artiste qui lui arrive toujours quand elle est moins attendue! Du haut de cette échelle le regard de notre Héros plonge derrière le rideau mystérieux. Que devint-il, notre grand Paillasse, quand, derrière ce rideau, groupées en silence, immobiles, à demi-nues, penchées les unes sur les autres, sentant l'ambre et l'essence de roses, toutes en perles blanches et en soyeux cachemires, il aperçut, lui, Infirme! lui, Ver de Terre! lui, Paillasse de

son père ! les Odalisques du Sérail, les Épouses sacrées de sa Hautesse, les Houris redoutables, dont un regard donne la mort !

Oui, du haut de son échelle, il les a vues, toutes ces Femmes invisibles à tous ; il les a vues de haut en bas, ces Femmes que le Sultan lui-même regarde de bas en haut ; il les a vues impunément, ces Femmes dont le Palanquin voilé fait courber la tête du Croyant qui passe ; il serait encore à les voir, si son frère, qui portait l'échelle, ne se fût pas lassé de la porter. Ce fut là le premier événement heureux qui fit croire à Deburau qu'il était peut-être un homme de la même nature que ses frères et sœurs. Toutefois l'heure de la Gloire et de l'Immortalité n'avait pas encore sonné pour lui.

Migrations.

De Constantinople ils allèrent en Allemagne, toujours sur la Corde ou sur le Fil d'Archal, toujours Deburau ayant plus d'argent sur son nez que dans sa poche, toujours Deburau au sommet de l'échelle, voyant quelquefois à ses pieds des Empereurs et des Reines, des Princesses et des Grands-Ducs, des Barons en foule, mais n'y voyant plus d'Odalisques penchées qui se cachent derrière un rideau de soie ! Ainsi il

fut errant et voyageur jusqu'à quinze ans. Comédien obscur et timide, mourant de faim, riant et battu, dévorant ses larmes et faisant de l'esprit aux dépens de son esprit, de sa constitution et de son cœur. De voyages en voyages, d'Empereurs en Empereurs, la famille arriva à ce Paris Impérial, où toutes les supériorités, couronnées ou non, arrivaient alors poussées par le Destin de Bonaparte, vagabondes Royautés, courant comme avait couru Deburau, après un héritage qui reculait toujours. A Paris, le père, le maître de la famille, s'installa dans une cour de la rue Saint-Maur, pleurant sans doute la Cour-des-Miracles! On arrangea un spectacle à peu près régulier. La Danse de Corde était la base fondamentale de ce spectacle, à peu près comme, il y a quinze ans, un Opéra de M. Jouy au théâtre de l'Opéra.

La Danse de Corde.

Dans ce temps là (c'était le bon temps pour les Théâtres et pour les spectateurs) le public n'était pas aussi difficile à amuser qu'il est aujourd'hui. Autrefois, une Comédie de M. Andrieux était un événement. Autrefois les Théâtres ne savaient pas ce que c'était qu'une décoration un peu chère. Quand un Théâtre avait fait une

Trappe, ou une Forêt, ou un Palais fermé, il croyait avoir fait beaucoup pour les spectateurs. Un Feu d'Artifice de 30 sous à la fin d'un drame, était un grand sacrifice dont le Parterre était reconnaissant pendant trois mois. Comme aussi on ne jetait pas à profusion cette denrée qu'on appelle Comparses. Le Comparse était cher et on l'épargnait : quand on avait une armée de cinq Brigands y compris le Chef, et deux Gendarmes pour les empoigner, les journaux criaient à la prodigalité! Il en était ainsi pour les appointemens des Artistes, on leur donnait autant de Gloire et aussi peu d'argent qu'on pouvait. La Gloire, véritable monnaie des Artistes!

La grande marche militaire.

Ceci nous explique les grands succès du père Deburau et de sa famille. Ce n'était, il est vrai, que des Sauteurs, mais ils montaient merveilleusement sur la Corde, et la Corde alors c'était l'Académie pour un Danseur. La musique était bruyante, Deburau jouait de la clarinette à faire honte au tambour. Après la Corde venait le Fil d'Archal, perfection inusitée encore sur une grande échelle; sur cette Corde et sur ce Fil d'Archal on exécutait les tours les plus difficiles. Il a fallu bien du génie pour fonder et pour va-

rier ce répertoire. Un jour on trouvait la *grande Marche militaire*, un autre jour on s'élevait à la *Pyramide d'Égypte*, souvenir de leur voyage en Orient. Voici la description de la *grande Marche militaire* : trois hommes habillés en guerriers, et balançant dans leurs mains le drapeau tricolore, marchaient sur la corde au pas de charge. La *Pyramide d'Égypte* : sur deux cordes parallèles deux acrobates marchaient aussi vite que possible, portant au cou une fourche en bois à ses deux extrémités ; sur cette fourche fixée à ces deux cous montaient deux Artistes, enchaînés aussi par une fourche. Or, c'était sur cette seconde fourche que montait Deburau. Échafaud mouvant dont la base est un fil de fer qui tremble ! Artistes enchaînés dont l'équilibre dépend de trois équilibres ! Malheureux Deburau tremblant comme la feuille jaune de l'automne à la branche desséchée ! Or, messieurs, ne riez pas, c'était là le beau temps de l'Art. Là étaient les frémissemens et les impatiences de la passion ; là était la foule bruyante, attentive, ravie ! Le Drame moderne ne l'intéressera jamais autant que la *grande Marche militaire* et la *Pyramide d'É-*

gypte, exercices gigantesques et héroïques de la jeunesse de Deburau.

M. et Mme Godot.

Une triste anecdote se rattache à l'histoire de la *Pyramide d'Égypte*. Un jour, M. et Mme Godot, les premiers Funambules de l'Europe, mais Funambules sur le retour, étaient ivres, par hasard, par grand hasard ! M. et Mme Godot c'était la base de la Pyramide, c'étaient les premiers *enfourchés* de la Pyramide. Il était donc important que M. et Mme Godot conservassent leur sang-froid au moins jusqu'à sept heures du soir. M. et Mme Godot ainsi chancelans tendent leur fourche et leurs cous aux seconds Funambules ; les seconds Funambules se placent sur la fourche tendue au cou de M. et de Mme Godot : voilà qui va bien. C'était au tour de Deburau à monter. Il monte, il monte hardiment le grand homme, à jeun, ne soupçonnant pas quel est le vin qui le porte. Tout-à-coup M. Godot tremble, madame tremble, monsieur s'appuie sur madame, madame s'appuie sur monsieur ; la Pyramide chancelle, elle tremble, elle tombe, elle est par terre, Deburau tout le premier, Deburau à moitié brisé. Et le Public de rire ! Il se mit à rire aux éclats, le Public ! On

eût dit que la salle allait crouler. Notre pauvre Artiste tout meurtri regardait le Parterre les larmes aux yeux : le Parterre se mit à rire de plus belle. *Ingrat Public !* comme disait Baron.

Les surnoms.

Toutefois, malgré sa clarinette et sa Pyramyde, malgré ses bosses au front, malgré tous ses efforts, il n'y eut pas plus de gloire pour Deburau dans la cour de la rue Saint-Maur qu'il n'en avait trouvé dans le reste de l'Europe. Toute la gloire, tous les succès, tous les bons morceaux de la table furent toujours pour ses frères et pour ses sœurs. Bien plus, chacun d'eux eut son individualité dans la foule, son nom à lui sur son Théâtre, et non-seulement son nom, mais son surnom ; le surnom, auréole de premier ordre accordée par l'enthousiasme public. L'aîné des frères s'appelait Nieumensek, et la foule l'avait surnommé à juste titre *le Roi du tapis ;* le second s'appelait tout simplement Étienne, *le Sauteur fini ;* il est, à l'heure qu'il est, Écuyer en Belgique, à la tête de soixante chevaux et de je ne sais combien d'Écuyers. Rien n'égalait l'enthousiasme excité par l'aînée des deux sœurs, appelée *la belle*

Hongroise; quant à la jeune Dorothée, la perle de la famille Deburau, son succès ne s'arrêta pas à la cour Saint-Maur; elle est devenue Comtesse Polonaise, ayant épousé depuis ce temps le lieutenant-colonel Dobrowski.



IV.

VOYAGE AVEC L'EMPEREUR.
DISSERTATION.
LES CHIENS SAVANS.
CHRONOLOGIE.
TOPOGRAPHIE.
ÉLÉGIE.
ANALYSE.
REGRETS.

Voyage avec L'empereur.

Deburau seul dans cette glorieuse famille, sans surnom et même sans nom, était toujours le plus obscur, le plus méconnu et le plus malheureux Artiste de l'Empire Français.

Eh bien! même dans cet abaissement si profond, Deburau eut un jour une révélation non équivoque de sa haute fortune à venir. Napoléon-le-Grand, cet homme qui avait deviné

tant de choses : Austerlitz, Iéna, les *cinq Codes*, devina presque Deburau. La famille Deburau, à force de succès, avait obtenu l'entreprise des spectacles en plein vent aux jours de fêtes générales ; elle servait le gouvernement à sa manière, presque aussi activement qu'un Censeur Impérial. Un jour, un jour de victoire ! (il y en avait souvent trente comme cela dans le mois) l'Empereur allait à Saint-Cloud tout seul ; par hasard de sa voiture il aperçut sur la route un pauvre Paillasse tout en sueur, à pied, et qui se hâtait d'arriver. Cela parut plaisant à l'Empereur, qui pouvait avoir dans sa voiture un Gentilhomme du vieux régime et un Gentilhomme du nouveau régime à volonté, d'y faire monter tout simplement un Paillasse vulgaire, un Paillasse de grand chemin ; aussitôt pensé, aussitôt fait. Tout-à-coup la voiture impériale s'arrête aux pieds du Paillasse ; la portière s'ouvre, Deburau monte, il parle à l'Empereur face à face, presque aussi tremblant que s'il eût parlé à sa majesté son grand frère Nieumensek, *le Roi du tapis*. De quoi ils parlèrent, l'Empereur et le Gilles, vous vous en doutez sans peine ; ils parlèrent de l'Art Dramatique. Napo-

léon, génie universel! Il parlait guerre au Soldat, science au Savant, poème au Poète; il parlait à chacun de son Art, à chacun de sa Gloire; lui au niveau de toutes les gloires! Il parla donc Théâtre avec le Paillasse Deburau.

Or, cet Empereur si puissant avait tout donné à la France, excepté le repos et une bonne Tragédie.

Dissertation.

Vous savez toutes les misérables tragédies que l'Empire a produites. La rougeur de la honte en vient au front rien que d'y songer. L'Empereur, impuissant contre un pareil fléau et n'y sachant pas de remède, ne s'avouait cette misère-là que comme il s'avouait toutes les misères de son Royaume, confusément et sans jamais en convenir, même tout bas. Il voulut donc savoir l'opinion de son Paillasse sur le Théâtre moderne, et ce qu'il pensait des tragédies Orientales, Vénitiennes, Anglaises, Allemandes, Italiennes; traductions de Shakspeare, de Schiller, de Kotzebue, imitations blâfardes du Théâtre au dix-septième, siècle, plagiats énervés, sans style et sans coloris, que Talma et Mlle Georges réchauffaient de leur mieux à force de beauté et de génie. La Tragédie de

l'Empire inquiétait confusément l'Empereur comme l'eût inquiété une tache sur son manteau de velours, un jour d'audience pour les Rois : il voulut donc savoir l'avis de son Gilles sur les grands Poètes de son règne. Le Gilles hésita d'abord, mais l'Empereur voulut une réponse. Alors Deburau lui fit cette réponse mémorable qui résume et qui juge admirablement toute la littérature de l'Empire : — *Sire*, *ces messieurs auraient été bien plus grands Poètes, si, au lieu d'écrire des Tragédies*, *ils s'étaient contentés de faire des Pantomimes*

Tout un cours de littérature est dans ce mot-là.

Les Chiens Savans.

A l'époque dont je parle, l'Art Dramatique était cependant très professé et très suivi. Les places à l'Académie étaient fort courues. L'Empereur allait souvent au Spectacle. Il restait des heures entières à écouter le grand Corneille. Il y avait alors d'immenses rivalités d'acteurs et d'actrices ; il y avait la faction des Verts et des Bleus, comme autrefois dans le Cirque Romain ; on se battait en duel, comme au temps du vieux Gluck, le protégé de la reine Marie-Antoinette; le Spectacle, sinon le Drame, était

partout alors ; il y avait même une salle où jouaient des Chiens Savans, de véritables Chiens avec les costumes du dix-huitième siècle, dites-moi pourquoi? Des Marquis au museau noir, des Duchesses à la patte blanche, des Mousquetaires gris la cuisse insolemment relevée. Deburau, fatigué de suivre son père, et d'être battu souvent, et de ne pas manger toujours, entra à force de protection au Théâtre des Chiens-Savans pour y jouer la Pantomime sautante. Ce Théâtre des Chiens-Savans est aujourd'hui le théâtre des Funambules, où on chante le Vaudeville. Voilà comment tout dégénère dans ce monde ; on chante le Vaudeville partout, on ne voit plus de Chiens Savans nulle part.

Chronologie.

L'Histoire de ce Théâtre de Chiens Savans serait une histoire fort curieuse, si quelqu'un savait la faire. Tous les progrès de l'Art, tels qu'ils ont été développés par les Philosophes de tous les temps, se retrouveraient en résumé dans l'histoire de ce petit Théâtre si méprisé, si inconnu, si riche ! Les destinées de Deburau et les destinées du Théâtre des Funambules sont unies à tout jamais ; ils ont grandi l'un et l'autre en même temps, ils sont arrivés en

même temps à la Renommée, au Succès, à la Gloire. Ils sont également populaires tous les deux et l'un par l'autre. Otez Deburau à son Théâtre, ce Théâtre tombe aussitôt au niveau du Théâtre-Français ; ôtez à Deburau son Theâtre déguenillé, ses chandelles puantes, son Parterre en chemise et en bonnet rond, Deburau devient sur-le-champ l'égal d'un Elleviou de province. Ils mourront le même jour l'Acteur et le Théâtre. Mais aussi, comme ils sont fiers l'un de l'autre! comme ils s'entendent! comme ils s'aiment et se comprennent! Et puis, que d'heureux jours Deburau a passés là

Topographie. Quand la salle des Funambules n'était encore que la salle des Chiens Savans, Deburau n'était encore que le Paillasse de son père. On descendait alors dans la salle par un escalier de dix degrés comme on eût fait pour une cave. Arrivé au bas de l'escalier, on se trouvait en présence de deux rangs de loges. La scène, fort étroite, était garnie de coussins fort larges. Après la Symphonie d'usage, la toile était levée, le Spectacle commençait ; alors on voyait arriver M. et Mme Denis, habillés avec le plus grand luxe, à la mode de Louis XV ; mouches, pail-

lettes, perruque poudrée, culotte de velours, bas de soie, manchettes brodées, jabot en dentelle, fontange, tout l'attirail d'un Marquis à la mode, toutes les grâces d'un homme du bel air; la démarche élégante, l'air insolent et musqué, rien n'y manquait! A la suite du grand seigneur, familier de Richelieu pour le moins, venait Carlin, son valet; Carlin, habillé en Jockei, portait le parapluie de Monsieur, le manchon et le serin de Madame. Bientôt passait le Guet, l'arme au bras et la queue en trompette; le Guet arrêtait un Déserteur; à peine arrêté, le pauvre Déserteur passait devant un Conseil de Guerre; là, il était jugé et condamné à mort. Au dernier acte, il était lentement conduit sur le Préau, aux sons d'une musique lamentable; arrivé sur le préau, on le mettait en joue; — et puis, feu! On faisait un feu de peloton terrible. Le fusillé tombait avec autant de courage qu'un Héros de la vieille armée condamné par la Chambre des Pairs.

Élégie.

C'était là le beau temps du Drame! C'était là un Drame vif, animé, passionné, allant droit au but; sans paroles oiseuses, sans réflexions, sans hésitation, sans couplets surtout; sans

musique de Vaudeville ou d'Opéra-Comique! Drame sentimental, Drame Bourgeois, Drame Grand-Seigneur; Roman, Histoire, Philosophie, Politique, Amour, tout convenait aux Chiens Savans. Pauvres et grands Acteurs, ils ont joué Marivaux et Corneille sans s'en douter! Ils ont passé à travers toutes les nuances de la passion, dans toute la naïveté de leur talent! Ils ont précédé le Mélodrame du boulevard. Les Chiens Savans sont les véritables pères du Mélodrame! Le mélodrame leur apartient comme les racines grecques appartiennent à Port-Royal. Ils ont éveillé le Génie de M. de Pixérécourt, comme la pomme tombée de l'arbre éveilla le Génie de Newton! Honneur aux Chiens Savans! Honneur à la pomme de Newton!

Analyse.

Il fallait les voir, ces intrépides Artistes, aux grands jours! Le Génie militaire de l'Empire les animait de toutes ses flammes. Ils montaient à l'assaut comme les guerriers des Pyramides. On voyait la Ville assiégée et les Remparts défendus. Des Chiens, ou plutôt des Héros, étaient aux remparts; d'autres Héros apportaient des fascines, appliquaient des échelles; battans, battus, assiégeans, assiégés, c'étaient

des cris de gloire, c'étaient des cris plaintifs, c'étaient des mourans et des morts! On eût dit qu'il pleuvait du sang. La Ville assiégée capitulait à la fin; les trompettes sonnaient, et le Roi vainqueur passait la revue de ses troupes, aux grandes acclamations des spectateurs.

Regrets.

Hélas! helas! ce spectacle tant suivi, tant fêté, ces braves Caniches, ces fiers Boule-Dogues, ces spirituels Carlins, ces élégantes Levrettes, ces Molosses de Terre-Neuve, ces Anglais mouchetés, tout ce Monde Dramatique, qui fit les délices de la Ville et de la Province, a disparu peu à peu de nos mœurs. Voyez l'inconstance du Théâtre! Chaque siècle voit éclore une monstruosité nouvelle. Les Confrères de la Passion sont remplacés par les Comédiens profanes de Corneille; après Corneille et la politique viennent Racine et l'amour; puis arrivent à la curée Voltaire et la liberté, Crébillon et le sang, De Belloi et les Français; puis le Théâtre de la Foire; puis Beaumarchais et la révolution de 89, la grande, la vraie, la sincère Revolution! Puis M. Ducis, M. Jouy, M. Étienne et les Chiens Savans, dont la Gloire écrase toutes les Gloires; puis sur les Ruines de

ces Chiens Savans, assis eux-mêmes sur tant de ruines, vient s'asseoir, à côté de Picard et de M. Scribe, Rois détrônés à leur tour, insouciant du Passé et de l'Avenir, homme de sang-froid comme tous les Conquérans qui sentent leur force, le Paillasse, le Muet, le Savant, l'Enfariné Deburau!

Ce que c'est que la Gloire du Théâtre! Courez donc après cette fugitive Renommée du Comédien qui, semblable à la Gloire du Joueur de violon, ne laisse rien après elle, pas un souffle, pas un geste, pas un son de voix, rien qui rappelle ce que vous fûtes! Appelez-vous donc Molé, d'Azincourt, Contat, Talma! grands Comédiens morts, auxquels la Foule indifférente et oublieuse préfère mille fois Deburau vivant!

❀

V.

LA PANTOMIME SAUTANTE.
DÉFINITIONS.
LES COMBATS.
L'AFFICHE.
LES ARLEQUINS.
LES BARBES.

La pantomime sautante.

Quand le Théâtre des Chiens Savans eut disparu pour faire place au Théâtre des Funambules tel qu'il existe aujourd'hui, la Danse sur la Corde fit bientôt place à une nouveauté inouïe jusqu'alors, et que les plus grands Rhéteurs, depuis Aristote jusqu'à Despréaux, étaient loin sans doute de prévoir. Je veux parler de la *Pantomime sautante*, cette importante innovation,

qui fut comme le germe de cette autre plus importante innovation qu'on appelle : la *Pantomime dialoguée ;* gloires immenses de ce siècle, qui pourtant a produit coup sur coup et à flocons les Épîtres, les Satires, les Discours, les Tragé- et les Poëmes Burlesques de M. Viennet ! Voici quelques détails sur la *Pantomime sautante*, dont notre célèbre Artiste est en grande partie l'inventeur.

Définition.

La *Pantomime sautante* peut se définir en ces mots : *Une petite intrigue mêlée aux exercices du corps.* C'est le dernier progrès d'une société de Sauteurs qui, pour obéir au Caprice populaire, consentent à devenir Comédiens, à condition cependant qu'ils resteront Sauteurs. Ceci est l'histoire des écrivains en prose qui ont voulu faire des vers blancs. La première pantomime sautante que j'ai pu découvrir est celle-ci : Arlequin vient se lamenter sur le théâtre. Quand il s'est bien lamenté, il fait trois *cabrioles.* Alors survient Cassandre, qui répond à Arlequin ; puis Cassandre fait un *saut de sourd*, accompagné d'un *saut de carbe :* puis arrive l'Amant Idiot, bel esprit et fort aimé, poltron et portant un bouquet au côté tel que vous l'avez vu dans *le*

Première Pantomime sautante.

Tableau parlant. L'Amant fait un *saut de poltron* et un *saut périlleux en arrière ;* après quoi arrivait Deburau sur les deux mains ; Deburau faisait un *saut d'ivrogne*. A la fin de la pièce chacun s'en allait comme il était venu, l'un sur ses jambes, l'autre sur ses mains, et la pièce était finie. Cette Pantomime sautante, ces tours de force mêlés de Drame obtinrent un prodigieux succès.

Les combats.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que furent inventés les Combats à outrance, *au sabre et à l'hache*. Après les Chiens Savans, le *Combat à outrance* est une des grandes causes du mélodrame en France. La première pièce de ce genre s'appelait *le Siége du château*. Jamais Drame moderne n'eut un succès égal à celui-là. Au lever de la toile, on voyait le Château ; le Château était gardé en haut par deux Soldats et en bas par deux Soldats. En haut et en bas il y avait un Soldat traître et un Soldat fidèle ; l'un voulait livrer le Château, l'autre voulait le défendre. Ils se battaient en haut et en bas en vrais Chiens Savans. A la fin, le Traître d'en haut et le Traître d'en bas étaient mis à mort, et le Château était sauvé. C'était là tout le Spectacle, et jamais

Drame romantique ou représentation à bénéfice n'a attiré un pareil concours.

Par un étrange bonheur, qui a voulu que la Biographie de notre Héros fût complète, nous avons retrouvé une des affiches à la main dont on se servait dans ce temps-là; c'est un morceau d'éloquence très curieux et très digne d'être conservé.

L'Affiche.

GRAND THÉATRE DES FUNAMBULES.

Par autorisation et permission spéciale des Autorités.

Aujourd'hui, PAR EXTRAORDINAIRE, *on donnera une brillante représentation du*

SIÉGE DU CHATEAU,

PANTOMIME *militaire et pyrotechnique,* ornée d'un DÉCORS NEUF qui représente une MONTAGNE; avec CHANGEMENS A VUE, TRAVESTISSEMENS ET MÉTAMORPHOSES; COSTUMES NEUFS AVEC COMBAT AU SABRE A QUATRE; MARCHES, FANFARES, ÉVOLUTIONS MILITAIRES ET EXPLOSION AU TABLEAU *finale.*

Il y aura une représentation à 3 heures, une à 5, une à 7, une à 8 et une à 9 heures.

Entrez, messieurs, faut voir ça!

Après les pièces *pyrotechniques* et *militaires*, et quand on se fut assez battu au sabre et à *l'hache*, il y eut une Trève à ces batailles au Théâtre des Funambules : Napoléon lui-même s'en permettait bien quelquefois ! A l'exemple de l'Empereur, le Théâtre essoufflé fit une pause, et il vint pour un instant à des sentimens plus doux. Il comprit que la guerre, toute belle qu'elle est, ne doit pas faire négliger la morale, même au Théâtre des Funambules. On fit donc des pièces morales pour Arlequin dans ce Théâtre, encore tout enfumé par les explosions. *Le Père barbare* ou *Arlequin au tombeau*, *Arlequin dogue*, *Arlequin statue*, on mit Arlequin à toutes scènes ; M. de Florian lui-même n'avait pas autant abusé d'Arlequin que les Funambules en abusèrent. Arlequin est pour les Funambules ce que fut la famille des Atrides pour les Poètes grecs. Romain et Français, Arlequin est le Héros inépuisable. Charles Nodier a entrepris sa Vie sans pouvoir la finir, et il l'a déléguée à Cruyschank et à notre Charlet, qui ne la finiront pas. Charlet est trop occupé de son Histoire de la Grande-Armée, dont il nous a déjà donné de si belles pages. D'ailleurs, tout Char-

let qu'il est, il sait bien qu'il ne faut jamais entreprendre plus que ses forces. Cela me va bien à dire, à moi infirme, qui ose entreprendre la vie de Deburau !

Les drames sur Arlequin achevèrent de consolider le Théâtre. Le Théâtre eut bientôt une clientelle immense d'abonnés à quatre sous. La Jeunesse Française put se préparer, grâce à ces leçons de Morale facile, aux leçons de morale plus haute que devait leur donner plus tard M. Marty. Le Théâtre donnait six représentations par jour, année commune. Le dimanche il en donnait neuf. Deburau se souvient d'avoir joué vingt-six fois en trois jours, le premier de l'an. Quelle leçon de zèle intrépide et d'abnégation de soi-même, dont Mme Malibran ne profitera pas ! l'ingrate qui nous a privés de l'entendre tout cet hiver !

Les Barbes.

Les efforts du Théâtre des Funambules pour varier leurs Spectacles seraient aussi un excellent exemple à donner aux Théâtres de Paris, qui croient avoir fait beaucoup lorsqu'ils montent un Vaudeville en cinq jours. Non-seulement le Théâtre des Funambules varie ses genres à chaque instant, mais encore il change ses

Héros quand ses Héros sont épuisés. Ainsi, après Arlequin, et quand il n'y eut plus rien à faire avec Arlequin, le Théâtre rencontra un Personnage tout neuf et non moins intéressant; personnage multiple, variable, long, court, épais, touffu, gris et noir, qui pousse, qui frise, qui s'éteint à volonté; ce Personnage, ce Héros tout neuf, c'est la Barbe. On eut des Barbes de toutes couleurs aux Funambules. Ce fut d'abord *Barbe bleue*, la Barbe classique; puis *Barbe grise*, *Barbe noire*, *Barbe blanche*. Cela dura autant qu'Arlequin avait duré, jusqu'au jour où, laissant de côté toutes les Spécialités qui finissaient par être monotones, le Théâtre s'éleva à cette grande Féerie intitulée Arimane, qui lui révéla enfin tout son avenir.

VI.

FRÉDÉRIK LEMAITRE.
FÉLIX.
DEBURAU VEUT MOURIR.
LE CAFÉ DE LA RUE AUX OURS.

Frédérik Lemaître.

En ce temps-là (Deburau était encore inconnu), vivait ou plutôt régnait aux Funambules un homme qui, après avoir subi des fortunes bien diverses, est resté le seul Comédien qui ait compris le drame moderne, le seul qui sache le jouer, le seul qui soit fait pour lui, et pour lequel il soit fait ; à ces traits vous avez tous reconnu Frédérik Lemaître. Frédérik, mon bel

Acteur, beau, éloquent passionné, emporté, extravagant, charmant ; Frédérik, que nous avons vu en guenilles, en bonnet rouge, sous le turban d'Othello, sous les habits de Richard d'Arlington ; Frédérik, c'est-à-dire *le Joueur,* c'est-à-dire *Méphistophélès,* c'est-à-dire, *le Maréchal d'Ancre,* c'est-à-dire tout le Drame de Victor Hugo, de de Vigny, de Dumas, de M. Casimir Delavigne lui-même, qui n'a pas pu se passer de Frédérik. Eh bien ! c'est aux Funambules que Frédérik Lemaître a commencé. C'est à lui qu'on a dû le succès d'Arimane, c'est à ce Parterre à quatre sous, cet intelligent Parterre des Faubourgs, qui devine tout et si bien, c'est par cet ingénieux et tout-puissant Parterre qu'a été deviné Frédérik. Il fit ses premiers débuts chez Mme Rose par de très spirituelles Parades, alors que la Parade était en honneur et que Bobêche tenait la place du café Tortoni. Aux Funambules, c'était lui qui remplissait le rôle d'Arimane. On se souvient encore de la terreur qu'il inspirait dès son entrée avec une lance en bois et un bouclier en carton. Plus tard il joua le *faux Ermite!* et plus il jouait, plus il développait cette verve malicieuse qui devait porter de si grands fruits plus

tard. Cela dura quatre ans ; quatre ans de Gloire incognito et de Bonheur bien senti. Mais un beau jour vint un ordre du Ministre, Ministre jaloux! qui ordonnait à tout Acteur des Funambules de danser sur la Corde avant de faire son entrée. Pour obéir à un ordre venu de si haut, Frédérik voulut danser sur la Corde ; mais, à son premier pas dans ce périlleux voyage, il tomba et se dégoûta de ces sortes d'entrées ; il dit adieu au berceau de sa Gloire, il le quitta en pleurant et il entra à Franconi. A Franconi, nouvelle gêne ; s'il ne fallait pas monter sur la Corde, il fallait monter à Cheval, et une fois à Cheval, il fallait courir au galop et se battre à outrance ; le malheureux tomba de Cheval comme il était tombé du haut de la Corde, et faute de mieux il entra à l'Odéon. A quoi tient la gloire ? Peut-être que si on ne l'eût pas fait danser sur la corde, Frédérik ne serait pas aujourd'hui à la tête du Drame romantique, le premier et tout seul !

Félix.

Mais revenons à Deburau. Dans tous les progrès de son théâtre, Deburau n'avait fait aucun progrès. Il était resté inconnu et dans la foule ; toujours le dernier, lui Deburau, le dernier avec ses frères, le dernier avec M. et Mme Godot, le

dernier au combat, le dernier avec Frédérik, le dernier avec Félix l'Arlequin, Félix si bon pour lui, Félix qui devina un talent caché dans cette ame fermée à tous, Félix qui un jour lui prêta son habit et son masque d'Arlequin; et sous cet habit, Deburau sentit enfler son cœur, et pour la première fois il fut vu par la foule, et pour la première fois il entendit les applaudissemens du Parterre; le Parterre l'avait pris pour Félix!

Bon Félix! Comédien comme on n'en voit pas, il met au jour un rival qu'il a deviné. Nous sommes heureux de publier ce beau trait de Félix!

Deburau veut mourir.

Toutefois Deburau était malheureux. Son obscurité lui pesait: il frémissait à la seule idée de poursuivre une si dure carrière, et il pensait sérieusement à en finir avec la vie; ce moment de désespoir fut le dernier dans la vie de notre artiste.

Le Café de la ru[e] aux Ours

C'est par cette suite inouïe de catastrophes, de privations, de misères de toutes sortes; c'est après avoir plongé impunément dans le sérail de Sa Hautesse et voyagé tête à tête avec l'Empereur Napoléon, ce qui était bien aussi difficile; c'est après avoir été Paillasse chez Mme Saqui, Paillasse faisant de l'opposition dans ces *canevas*

burlesques qui s'improvisaient chaque soir ; c'est après avoir remplacé le grand Félix, que Deburau est enfin parvenu à la hauteur qu'il occupe dans l'art dramatique. Son talent s'est révélé bien tard, comme celui de Jean-Jacques Rousseau, et au milieu de grandes souffrances. Deburau, battu par son père, sifflé partout, même aux Chiens Savans, Deburau, tour à tour Sauteur, Paillasse, Pierrot, Arlequin, et n'arrivant à rien, malgré tous ces titres qui ont toujours mené à tout en France, sentit renaître son courage, un soir où le désespoir l'avait conduit dans un estaminet de la rue aux Ours, avant de le mener sur les parapets du pont d'Austerlitz. C'était un estaminet très fréquenté alors par les maîtres d'armes, les professeurs de bâton et de savate, les hommes de lettres et les vaudevillistes de l'époque, qui, dans ce temps-là, n'avaient ni barbe au menton, ni gants jaunes à la main, ni lorgnon suspendu à leur cou ; cette société choisie était littéraire à outrance comme toutes les sociétés d'élite. On parlait beaucoup théâtre dans ce lieu, et le nom de Talma et de Potier, qui était encore jeune alors, s'échappait de temps à autre dans un nuage de tabac, au bruit sonore d'un bouchon à bière.

VII.

DEBURAU RENONCE A SES PROJETS DE SUICIDE.
SES PROGRÈS.
SES ÉTUDES.
PREUVES.

Deburau renonce à ses projets de Suicide.

Ce jour-là les exclamations étaient si grandes, l'admiration si complète, on parlait de Talma avec un enthousiasme si bien senti, que Deburau comprit la gloire. Pour la première fois il sentit combien c'était une extraordinaire puissance que cette gloire d'un comédien qui va droit à l'ame d'un maître d'armes, d'un professeur de bâton ou de savate, et d'un homme de lettres; le

nom de Talma réveilla le génie qui sommeillait dans cette ame timide ; Deburau ne voulut plus mourir, il sortit de l'estaminet, jurant d'être aussi le premier dans son genre, d'être le Talma du boulevard du Temple, et il a tenu parole, Dieu merci : il est Deburau, comme Talma était Talma !

Ses progrès

Comment il est Deburau je ne saurais le dire. Le fait est qu'il a fait une révolution dans son art. Il a véritablement créé un nouveau genre de Paillasses quand on en croyait toutes les variétés épuisées. Il a remplacé la pétulance par le sang-froid, l'enthousiasme par le bon sens ; ce n'est plus le Paillasse qui s'agitait çà et là, sans raison et sans but ; c'est un stoïcien renforcé qui se laisse aller machinalement à toutes les impressions du moment ; acteur sans passion, sans parole et presque sans visage ; qui dit tout, exprime tout, se moque de tout, qui jouerait sans mot dire toutes les comédies de Molière ; qui est au niveau de toutes les bêtises de l'époque, et qui leur donne une vie réelle ; inimitable génie qui va, qui vient, qui regarde, qui ouvre la bouche, qui ferme les yeux, qui s'en va, qui fait rire, qui attendrit, qui est charmant.

C'est un homme qui a beaucoup pensé, beaucoup étudié, beaucoup espéré, beaucoup souffert; c'est l'acteur du peuple, l'ami du peuple, bavard, gourmand, flaneur, faquin, impassible, révolutionnaire comme est le peuple. Quand Deburau trouva son sang-froid et ce muet sarcasme, qui fait sa grande supériorité, cet inépuisable sarcasme dont il est si prodigue! Deburau trouva en même temps toute une comédie. Vous êtes dans un jour d'ennui et vous voulez vous distraire sans fatigue, allez aux Funambules, allez voir Deburau, allez, ce n'est plus qu'aux Funambules que vous trouverez aujourd'hui ce plaisir sans fiel, cet intérêt sans mélange, ce rire sans obscénité, cette satire sans malice que la comédie nous promet depuis si long-temps. Et puis il ne s'agit ici ni de comédie de mœurs, ni de comédie d'intrigues, ni de comédie historique, ni de farce, ni de drame, ni de rien de ce que les critiques ont défini; mais il s'agit un peu de tout cela; tous les genres y sont confondus et mêlés, tous s'y trouvent, excepté le genre ennuyeux; comme je le disais tout-à-l'heure, la comédie n'est en effet que chez Deburau.

Ses études.

Le rideau se lève, et dès l'abord vous vous

Preuves.

félicitez d'entendre une comédie où l'on ne parle pas, une comédie où l'on ne plaisante pas ; ainsi, tout d'un coup vous voilà délivré de petites phrases entortillées, du persiflage délicat, du gros rire, des mots à double sens, des allusions piquantes, des ingénuités sans fin, du Languedocien, du Gascon, du Normand, et en un mot de tous les patois, en un mot de tous les discours dont on entremêle la comédie moderne. Heureux spectateurs ! par cela même que vous êtes aux Funambules, vous voilà à l'abri de la tirade, de la chanson, de la romance, du couplet final, et enfin des vers croisés comme ceux de M. Ozanneaux !



VIII.

DEBURAU RENOUVELLE TOUTE LA COMÉDIE.
DÉFINITION.
IL EST PEUPLE.
DÉCORS.
PROCÈS FAMEUX.

Deburau renouvelle toute la comédie.

Ce n'est pas tout ; délivré du dialogue moderne, vous êtes délivré en même temps de l'intrigue moderne. Tous nos banquiers de comédie disparaissent aux Funambules, tous nos beaux jeunes gens en gants jaunes, tous nos vieux militaires, tous nos philantropes, tout le faubourg Saint-Germain, toute la Chaussée-d'Antin, en un mot, tout le monde comique que M. Scribe et ses

pâles copistes exploitent depuis la restauration, tout cela expire sur le théâtre de notre farceur; ne croyez pas que Deburau touche à ces gens-là non plus qu'aux petits marquis de Louis XVI. Non, ce musc, ce fard, ces croix d'honneur, ces cordons bleus, ces jeux de bourse, ces ateliers d'artistes, ces petits salons si bien dorés, ces soubrettes en tabliers de soie, ces grandes dames à voiture, notre joli petit monde à la fois guerrier, politique, sentimental, gracieux pardessus tout; ah bien oui! n'ayez nulle crainte! jamais Deburau n'a vu un salon; il soutient que les soubrettes n'existent plus, que les types comiques sont effacés, que le financier, le politique, le guerrier, le poète, se ressemblent tous, qu'ils ont tous la même figure et le même habit; d'où il conclut que la comédie d'autrefois n'est plus possible dans cette société nivelée, et il demande la permission d'en faire une à sa guise; laissez-le faire, il est sûr de vous amuser, à condition que sa comédie n'aura ni langage, ni intrigue, ni héros; proposez à nos grands comédiens ce problème à remplir, vous verrez ce qu'ils vous répondront!

Définition. En avant donc, mon joyeux Gilles, Gilles ce

n'est pas tel ou tel homme avec un nom propre ou une position sociale déterminée; Gilles c'est le peuple. Gilles, tour à tour joyeux, triste, malade, bien portant, battant, battu, musicien, poète, niais, toujours pauvre, comme est le peuple; c'est le peuple que Deburau représente dans tous ses drames; il a surtout le sentiment peuple; il sait de quoi rit le peuple; de quoi il s'amuse, de quoi il se fâche; il sait à fond ce que le peuple admire, ce qu'il aime, ce qu'il est; il a vu le peuple comme Mazurier a vu les singes, il le possède à fond. Tiens, peuple, bats ta femme, enivre-toi, caresse ton enfant, fais des dettes, paie tes dettes, marie ta fille, moque-toi de ton médecin, de ton confesseur, respecte ton commissaire de police, pleure quand tu veux, et pleure bien; puis, fais le plaisant, le gracioso, le beau parleur, le joli garçon, l'homme à bonnes fortunes; pour être peuple tout-à-fait, tu auras tes momens de richesses, le ton haut dans les hôtelleries, la danse galante dans les guinguettes, le duel élégant au coin des bornes, les mots plaisans et les sarcasmes sans fin dans une orgie. Oh! messieurs de la comédie, qui ne savez qu'un rôle, qui êtes si fiers d'avoir un rôle, et

encore un rôle tout fait, *le Misanthrope*, *Tartufe*, des types, que vous êtes petits à côté de mon héros !

Il est peuple.

Mon héros est gracieux et spirituel dans toutes les fortunes ; on le bat, et il rit ; il bat, et il rit ; il n'a pas un mot à dire dans tout son rôle, mais passez devant lui, hommes inutiles, réputations vieillies, grands noms usurpés, accapareurs de deniers publics, et regardez mon peuple à moi ; étudiez mon admirable farceur ! évidemment il se moque de vous, mais sans rien dire ; son sarcasme à lui contre le vicieux et le fort, c'est une grimace, mais une si piquante grimace, que tout l'esprit de Beaumarchais s'avouerait vaincu. Et après sa grimace, après cette vengeance dont il se contente en attendant mieux, le voilà qui gambade de plus belle, le voilà qui redevient ivrogne, querelleur, maussade, méchant, bon ; c'est toujours l'instinct du peuple, l'esprit du ple, la vie du peuple ; il y a de cette manière mille acteurs dans un seul, mille acteurs amusans, suivis d'intérêt et de rire. Or, ces mille acteurs, ces mille visages, ces mille grimaces, ces mille postures, cette joie brusque, cette douleur d'une minute, cette tendresse si prompte à

commencer et à finir, tout cela, à la honte de nos théâtres, tout cela n'a qu'un nom et s'appelle Deburau !

Décors.

Et avec cet acteur, figurez-vous toute la décoration du peuple, tout le mobilier du peuple ; le balai, le chaudron, la cuve au linge, le bahut, le tabouret, la table, le verre, le peigne, la pipe, le briquet, le miroir, le tirepied, l'échelle, l'écuelle, qui peut dire tout ? Et après ; figurez-vous aussi tous les lieux où se plait mon héros : hôtelleries, monts-de-piété, greniers, mansardes, cabarets joyeux, place de Grève, temples, spectacles, forêts, guinguettes où l'on danse, fleuves aux ondes transparentes, hameaux, faubourgs turbulents, échoppes, quais marchands, restaurateurs ambulans, marchandes de saucisses, marchands de cocos, afficheurs, Polichinelle, orgue de barbarie, danseurs de corde, crieurs publics ; la décoration change toujours, toujours ce monde tourne, la pluie succède au soleil, il fait nuit, il fait jour, la grêle tombe, et toujours, quel que soit le lieu de la scène, notre Gilles est à la hauteur des choses qui s'y passent, aussi habile à animer une scène de deuil, qu'à s'échauffer sur des

plaisirs de taverne ; homme singulier et qui ne se doute pas de ce qu'il vaut, ingénu comme un grand artiste, pauvre comme un artiste en plein vent, adoré du peuple qu'il contrefait avec tant de nature, charmant, plein de grâce et d'esprit; pauvre diable que soutient son seul génie, qui n'a pas même la part d'un sociétaire (chose modique), et que l'on a vu plaider au tribunal de commerce contre ses barbares patrons, qui le forçaient de s'habiller dans une cave ; lui, le premier comédien de son temps.

ocès fameux.

L'histoire de ce procès, qui n'est pas assez mémorable, n'est pas sans honneur pour la justice. Après plus d'une plaidoirie pour et contre, le tribunal, forcé par le droit de condamner notre artiste aux dépens, mais touché de compassion pour son génie, décida à l'unanimité qu'il continuerait en effet à s'habiller dans cette cave, condamnant en même temps l'administration à enlever à ses frais les champignons de cette loge d'un genre tout nouveau.

Même à part ce drame de la vie humaine, Deburau a toujours un charme tout personnel. Ce hasard d'un drame improvisé a quelque chose qui vous attire malgré vous. On a transporté le

même drame aux Nouveautés avec tout le luxe d'un théâtre riche et fait pour le grand monde : chose étrange ! la richesse n'y a pas nui. Les Clowns anglais ont fait courir tout Paris à leur passage ; leur drame a fort bien soutenu l'éclat des loges et le bruit d'un des meilleurs orchestres qui soient en France. Explique qui pourra le succès de ce drame soutenu à des théâtres si opposés ! Pour ma part, après y avoir bien réfléchi, j'ai pensé qu'on ne s'amusait tant à ces sortes de drames, et qu'on ne s'ennuyait tant aux autres, que parce que dans les derniers il fallait suivre malgré soi les idées d'un autre, d'un auteur répétant maladroitement des choses déjà dites, pendant que dans le drame-Deburau, on avait le plaisir de faire son drame soi-même, de le dialoguer soi-même ; si bien que dans cette confusion d'idées et de choses, au milieu de ce rêve éveillé, où vos idées marchent avec la rapidité de l'acteur, du machiniste et du musicien, vous vous amusez presque autant que dans un bon sommeil !

Trop heureux, n'est-ce pas ? dans un temps de révolution, dans ce vieux monde tout vermoulu et par la littérature qui court, de savoir où dormir tout éveillé !

IX.

TRIOMPHES.
AMOURS.
COQUETTE.
COQUETTE ENCORE.
DÉCEPTION.
DRAME.
RETOUR.
PAUVRETÉ.

Triomphes.

A la fin, et après avoir été éprouvé par toutes les traverses, le jour du bonheur arriva pour notre Héros. Les applaudissemens du parterre lui donnèrent enfin une position supportable, ou plutôt l'engendrèrent à une vie nouvelle et inespérée. Une fois qu'il se fut fait un public à lui, le pauvre esclave devint roi à son tour; les épines du voyage dramatique disparurent pour

faire place aux roses et aux couronnes ; le soleil, si triste pour lui, se leva beau et limpide. Être élu de la foule pour amuser la foule ! Devenir son Paillasse de prédilection ! Paraître et faire rire ! Sortir et faire rire encore ! Être montré du doigt à toutes les heures ! N'avoir pas plus d'incognito qu'un prince, et s'entendre dire de tout côté, quand on sort même en simple redingote bourgeoise : *Le voilà ! c'est lui !* Voilà la vie dramatique ! Voilà le paradis dans lequel il entra. Alors tout changea autour de lui. Il eut des jaloux, des envieux, des cabaleurs. Il fut estimé à ce Théâtre où, à présent, il arrivait tard ; à trois heures de relevée. Il fut salué par la portière et l'ouvreuse de loges ; les dames en firent le sujet de leurs rêves. Il n'était pas une mère de famille comique qui, en se couchant le soir, ne souhaitât un pareil mari à sa fille. Après la Gloire vint l'Amour ; l'Amour et la Gloire, Dieux jumeaux, se tiennent par la main et vont de front. Les grandes renommées plaisent aux femmes ; les femmes aiment à voir de près ce qu'est au juste cette rumeur populaire tant recherchée par les plus sages. L'amour vint donc à Deburau ; mais, indiscret pour les autres, le

grand homme est discret pour lui-même ; il sait ce qu'il doit à la femme, ce qu'il se doit à lui-même, et il se tait sur ses amours. Il paraît même que l'illustre Bohémien, arrivé au faîte de son art, n'a pas été fâché de se venger sur les femmes du peu d'attention et d'intérêt qu'elles lui avaient témoigné jusqu'à ce jour.

Amours.

On raconte à ce sujet l'histoire de mademoiselle Levaux et de la chienne Coquette. Mademoiselle Levaux avait un cœur d'artiste de naissance, c'est-à-dire il y avait de la grande expression et du sentiment dans ce pauvre cœur. Elle se tenait sur le boulevard du Temple, dans une jolie boutique peinte en vert, où elle vendait de chaudes galettes et de légères brioches, innocentes distractions des entr'actes. Mademoiselle Levaux vit naître et grandir la gloire de son voisin Deburau, sans que l'ingrat l'aperçut elle-même qui le dévorait de l'ame et du regard. Elle était là sur le boulevard, haletante, inquiète, malheureuse, oubliant plus d'une fois le chaland qui passait, s'inquiétant peu de son commerce ; brûlée de plus de feux que sa pâtisserie bouillante ! Deburau ne la voyait pas. O malheur !

Coquette

Depuis sa fortune, Deburau s'était donné une petite chienne, spirituel débris de la troupe des Chiens Savans, ses premiers confrères. Cette chienne avait nom Coquette. Depuis le jour où elle avait perdu son théâtre si fréquenté, ses rôles si jolis, sa robe si fraîche, ses flatteurs dans la coulisse, les sucreries de sa loge et les applaudissemens du parterre, Coquette s'était réfugiée dans le sein de la philosophie; bienfaisante consolatrice, elle ne nous manque jamais lorsque nous-mêmes nous lui manquons. Le grande comédienne Coquette, descendue du drame où elle était si haut placée, et forcée pour vivre de se faire la suivante à quatre pattes de son illustre maître, elle qui avait eu à ses ordres tant de carlins à livrée! s'était donnée tout entière à Deburau. L'intelligent animal, je parle de Coquette, avait compris, sans doute (en même temps que mademoiselle Levaux), quel drame il y avait autour de Deburau et quelle renommée devait le suivre, et comme la renommée elle le suivait pas à pas; seulement, il faut le dire à la honte de la renommée, c'était la chienne Coquette qui lui avait donné le signal.

Coquette encore.

Coquette donc passait devant Mlle Levaux en

même temps que son maître. Ne pouvant attirer les regards de l'artiste, la jeune pâtissière songea à mériter l'estime de Coquette. Ruses du cœur, que vous êtes profondes ! Voici donc Mlle Levaux qui met sa boutique à la disposition de Coquette ! Tout est prodigué à la petite chienne, pâtés chauds, biscuits de Reims, darioles. Coquette, moins inflexible que son maître, se laissa toucher par la pâtissière ; elle consentit, la bonne chienne, à dévaster toute la boutique de la jolie marchande. Elle prenait du bout des dents et avec la décence d'une grande dame, les mets friands que la pauvre fille lui présentait de sa main blanche et tremblante ; mais hélas ! hélas ! si Mlle Levaux, à force de sacrifices, faisait chaque jour de nouveaux progrès dans l'esprit de Coquette, le héros de cette intrigue restait toujours aussi froid que jamais. Pas un remerciement pour la jeune marchande. Pourtant elle s'habillait tous les jours de ses plus belles robes : pas un remerciement pour elle ; pourtant elle donnait à Coquette ses meilleures pâtisseries ! Quelquefois, dans son chagrin, elle embrassait Coquette ; baisers perdus, que l'ingrat ne voyait pas. Un jour elle retint Coquette plus

long-temps que de coutume ; Deburau siffle Coquette avec colère, et cela sans se retourner. Malheureuse Eugénie Levaux !

Déception

Elle a eu tant de chagrin et de peine de voir son amour méconnu, qu'elle en a épousé un gros boucher du quartier de la Bastille. Elle a vécu dans le sang et dans les cadavres ; elle a respiré toute sa vie l'odeur de la chair fraîche ; elle est devenue opulente comme une femme de receveur ; quel dommage ! Elle a de grosses joues, aussi roses que les rubans rouges de son bonnet ; elle a le bras rebondi, la main potelée ; ses doigts sont cachés sous des bagues énormes ; son col est chargé d'une chaîne d'or, qui repose fièrement sur un sein élastique. Mais aux battemens de ce sein, l'observateur peut voir encore que la bouchère a gardé son cœur ! La fortune ne l'a pas changé ; pour l'ingrat qu'elle aime elle donnerait aussi facilement ses gigots qu'elle donnait autrefois son pain d'épices. A force d'or, elle est parvenue à se procurer, pour garder sa boucherie, un enfant de Coquette. Elle n'a jamais voulu que son mari se fît suivre par un boule-dogue, comme les autres bouchers ses confrères. A ces causes, on a appelé dans le quartier

le mari de M[lle] Levaux aristocrate et muscadin, mais l'honnête boucher s'en console avec l'estime de sa femme. Il a cessé de regretter le boule-dogue d'usage. A présent il aime autant le roquet fils de Coquette que s'il avait la taille d'un veau. Au reste, c'est la seule violence et le seul chagrin que M[lle] Levaux ait fait à son mari. Heureux boucher! mais que dirait-il s'il pouvait pénétrer aussi facilement dans le cœur de sa femme que dans le cœur d'un mouton?

Drame.

Nous passons sous silence d'autres amours qu'on nous a contées. Interrogez une loge d'avant-scène, où venait s'asseoir une autre Héroïne, qui comprit Deburau une des premières. Elle aussi, chaque soir, élégante et parée, oubliant le bal pour son amour, elle venait à cette avant-scène, encourager de son sourire notre Héros naissant. Comment cela finit-il? On l'ignore! A présent elle s'est donnée au drame corps et ame. L'art est une si grande consolation des amours ignorés ou malheureux!

Retour.

Toutefois, malgré le voile épais dont il s'entoure, il est certain que Deburau ne fut pas toujours insensible. Il a aimé éperdument une jeune modiste qui n'en est pas plus fière pour

cela. Vous concevez qu'il a fallu bien des succès à notre Héros pour s'élever ainsi et tout d'un coup jusqu'à la modiste. Cela est ainsi, pourtant, et alors Deburau a changé de rôle. A présent c'était lui qui faisait toutes les avances, lui qui obéissait, lui qui aimait. Mlle Levaux était bien vengée sans le savoir. Savez-vous en effet ce que c'est que la modiste ? C'est l'aristocratie des grisettes. Dédaigneuse, folâtre, inconséquente, jolie ! Elle a ses vapeurs, ses ennuis, ses dédains, ses caprices, ses romans à lire, ses rêves à réaliser, tout comme une grande dame. Il fallut bien de la patience et bien du dévouement à notre artiste pour rester attelé à un pareil amour. Elle ordonnait, il obéissait, et tout de suite, sans réplique, et aussi bien qu'il obéissait autrefois à son père. Un soir que Deburau jouait un rôle déjà important (et voilà comment cette intrigue a été connue), la jeune personne se trouva incommodée au milieu de la pièce. Elle pâlit au moment le plus intéressant du drame ; son amant, la voyant pâlir, pâlit aussi sous sa farine qui devint blafarde plus que de coutume. Sa scène jouée, Deburau vole à sa maîtresse ; pour aller plus vite, il passa son pantalon

bourgeois sur le pantalon de Pierrot, et le voilà, ainsi accoutré, qui reconduit sa belle maîtresse. C'était par une nuit pluvieuse, l'eau tombait à torrens, la boue du boulevard jaillissait de toutes parts; dans ces tristes circonstances de la nuit, de l'orage, et du malaise de sa maîtresse, Deburau oublia les précautions que voulait son costume. Il alla sans précaution dans la boue; il offrit la farine de son visage à toute l'intempérie de la saison, il était tout entier à son amour! Quand il revint à son théâtre, haletant, le régisseur (il y a un régisseur) le cherchait de toutes parts. En effet, c'était lui qui, à la dernière scène, devait reconduire une fille séduite à son père; le moment était venu, l'heure pressait, le parterre s'impatientait, la fille attendait son père, le père attendait sa fille; enfin arrive Deburau, moitié blanc moitié noir; il jette son pantalon de drap, il se remet de la farine sur une joue et il entre hardiment, conduisant par la main Colombine avec cet imperturbable sang-froid que vous savez. Personne, pas même la belle artiste de l'avant-scène, le voyant si résolu, ne se douta qu'il venait de reconduire sa maîtresse malade. C'est ainsi qu'il

établissait peu à peu cet empire inouï qu'il exerce sur le parterre de son endroit.

Pauvreté.

Il y a des gens, gens avides de tout savoir, qui demanderont pourquoi Deburau, par cet orage et sa maîtresse malade, ne prit pas un fiacre à l'heure? Ces gens-là ne savent pas ce que c'est que l'art dramatique et combien cet art peut être pauvre. Au temps dont je vous parle, Deburau avait conservé ses anciens appointemens, augmentés seulement de quatre sous par dimanche, avec lesquels il donnait à sa belle des petits chiens en sucre, des pipes en sucre d'orge, des bouquets de violettes ou des verres de coco; tout ce qu'une femme sensible peut désirer! Un fiacre à l'heure eût dévoré sa gratification de trois mois!

Laissons donc la vie poétique de notre Héros, entrons avec lui dans la vie positive. Hélas! c'est l'histoire de toutes les histoires : la poésie d'abord, le vrai ensuite, le jeune homme et l'homme fait, le Comédien sans engagement, et le Comédien lié par contrat. Résignons-nous.



SECONDE PARTIE.

AUTOBIOGRAPHIE.



I.

APPOINTEMENS.
ENGAGEMENT.
COMMENTAIRE.
PROCÈS.
ARRÊT.
CONTINUATION DU COMMENTAIRE SUR LE TARIF
DES AMANDES.
RÉGLEMENT.
BLANCHISSAGE.

Appointemens.

Dans ce chapitre consacré à ses appointemens, chapitre très matériel, mais non sans intérêt pour certaines gens, nous sommes heureux de pouvoir rassurer nos lecteurs sur le sort de l'Artiste. Aujourd'hui son sort est aussi brillant qu'il a été triste autrefois. Après s'être élevé à cette réputation Européenne, après avoir fait la fortune de son Théâtre qui est resté debout

sans affront et sans retarder ses paiemens d'un jour, pendant que la moitié des théâtres de Paris sont tombés, après tant de luttes, dans l'infâme banqueroute, Deburau devait recevoir la récompense qu'il méritait. Il était temps que son bon génie se montrât, comme lui-même il se montre dans *la Mère l'Oie* par exemple; le bon génie s'est montré enfin, non pas sous la forme de l'oie, mais sous les apparences de M. Nicolas-Michel Bertrand, directeur des Funambules, qui a fait à son Gilles un engagement digne de lui, Nicolas-Michel Bertrand. Après bien des démarches inutiles et bien de fouilles infructueuses dans les archives de ce royaume comique, nous avons été assez heureux pour nous procurer cette pièce si importante dans l'histoire de l'art. Cette pièce nous appartient par droit de conquête. On y voit, à deux reprises différentes, la très rare signature de Deburau, dont nous donnons ici le *fac simile*. Plus heureux en cela que l'Angleterre, qui ne possède qu'une seule signature du grand poète Shakspeare.

SPECTACLE

DES

FUNAMBULES.

ENGAGEMENT

Entre les soussignés, M. Nicolas-Michel BERTRAND, *Directeur du Spectacle des Funambules, demeurant à Paris, Boulevard du Temple, N° 18, d'une part ;*

Et M. Jean-Baptiste DEBURAU, *Artiste-Funambule-Mime, demeurant à Paris, faubourg du Temple, N° 28, d'autre part ; sommes convenus de ce qui suit, savoir :*

Moi, BERTRAND, *j'engage, par ces présentes, M.* DEBURAU, *pour remplir dans ma Troupe l'emploi de Pierrot, et généralement tous les rôles qui lui seront distribués par moi ou le Régisseur.*

Le présent Engagement est fait aux clauses, charges et conditions suivantes, savoir :

1° Moi Jean-Baptiste DEBURAU, m'engage à jouer *tous les rôles* qui me seront distribués par le Directeur ou son Régisseur; danser et figurer dans les ballets, divertissemens, *marches*, pantomimes et toutes autres pièces; *faire les combats;* suivre la troupe si elle était mandée pour fêtes et réjouissances particulières et publiques, sans rien exiger que les voitures que le déplacement pourrait occasioner.

2° Je promets me rendre aux répétitions partielles et générales; consentant payer les *amandes prescrites par le réglement que je connais*, et auquel je promets me soumettre sans difficultés ni contestations, me rendre tous les dimanches et jours de fêtes au théâtre *à trois heures*, et les autres jours de la semaine *à quatre*, pour y utiliser mes talens *pour autant de représentations ordonnées* par le Directeur ou son Régisseur.

3° Je consens à me conformer aux réglemens établis ou à établir pour l'ordre du spectacle et

à me contenter du luminaire, du chauffage et des costumes qui me seront fournis par l'administration.

4° Je consens à ne pas m'absenter de Paris, sans un consentement signé du Directeur, et à me trouver au théâtre chaque jour de représentation, *dans le cas même où je ne jouerais pas*, afin de donner à l'administration la faculté de remplacer un ouvrage qu'un événement imprévu empêcherait de jouer.

5° *En cas de maladie, le Directeur se réserve le droit de suspendre les appointemens de l'Artiste jusqu'au jour de sa rentrée.*

6° En cas d'incendie du théâtre, de clôture par ordre supérieur ou de tous autres événemens majeurs et imprévus, le présent engagement sera nul et résilié de plein droit, à moins que le Directeur ne déclare être dans l'intention de continuer le paiement des appointemens de l'Artiste jusqu'à nouvel ordre.

7° L'Artiste sera tenu de se fournir de linge, suivant les costumes, *de bas, chaussure, rouge et gants*. L'Administration se charge des cos-

tumes et accessoires. Les danseurs et danseuses de corde *devront se fournir généralement de tout* pour l'exercice de la danse de corde, et cela *d'une manière convenable.*

Tous les objets fournis par l'administration et qui seront perdus ou endommagés par négligence ou à dessein, seront rétablis dans les magasins au compte et sur les appointemens *des délinquans.*

8° *En cas d'ivresse*, le Directeur ou le Régisseur mettront le délinquant à l'amende, suivant le tarif; en cas de récidive, le Directeur se réserve le droit de rompre l'engagement, sans aucun recours de la part de l'Artiste.

9° Je renonce à tout usage de mes talens sur des théâtres publics et particuliers, à moins d'en avoir obtenu la permission écrite du Directeur, à peine de trois cents francs d'amende.

Moyennant les clauses ci-dessus, fidèlement exécutées, M. BERTRAND *s'engage à payer à M.* DEBURAU *la somme de trente-cinq francs par semaine pendant tout le cours du présent engagement.*

Le présent Engagement est fait pour trois années, qui commenceront le lundi après Pâques mil huit cent vingt-huit, pour finir le dimanche des Rameaux mil huit cent trente-un.

Veulent les parties, d'un commun accord, que le présent Engagement ait même force et valeur que s'il était passé par devant Notaire, sous peine, par le premier contrevenant, de payer à l'autre partie un dédit fixé à la somme de mille francs.

Fait double et de bonne foi entre les parties, à Paris, le dix décembre mil huit cent vingt-six.

Fait double entre nous.

Bertrand.

Approuve l'écriture ci-dessus.

Deburau.

Commentaire.

Un savant docteur en droit, qui est cependant homme d'esprit et de goût, s'était chargé de faire un commentaire sur le *présent engagement*, dans le genre des commentaires de Domat. Après plusieurs jours de travail, le docteur y a renoncé ; il a trouvé que les clauses étaient trop simples pour pouvoir être expliquées. A défaut de ce commentaire, que nous regrettons beaucoup, nous ferons quelques réflexions qui ne seront pas déplacées ici.

En général, cet engagement consenti à un si grand artiste est fait dans des termes durs et mal sonnans. L'article premier, *jouer tous les rôles*, donne un démenti formel au texte même de l'engagement, où il est dit : moi Nicolas-Michel, etc., j'engage Deburau pour l'emploi de *Pierrot ;* serait-ce à dire qu'on pût faire jouer au *Pierrot* les rôles d'*Arlequin* et chanter le vaudeville *à l'artiste funambule mime ?* Malgré la clause *jouer tous les rôles*, le docteur en droit ne le croit pas, non plus que nous. Quant à *faire les marches* et à *faire les combats,* nous croyons aussi qu'il faudrait expliquer quels combats. A la rigueur le combat à la latte, à la savatte, à coups de poings, ne pourrait pas être refusé

par le Pierrot ; mais le combat à l'arme blanche, le combat au pistolet, tous les combats, assauts, embuscades, batailles, etc., nous pensons, le docteur en droit et moi, que Duburau, engagé comme Pierrot, serait parfaitement en droit de les refuser. Une autre observation à faire à l'article premier, c'est sur cette clause cruelle : ne pourra rien exiger que la voiture *en cas voyage.* Or, on ne dit pas où s'arrêteront les voyages. Le docteur pense que, si le directeur *ou son régisseur* entraînaient Deburau dans un pays où les auberges seraient trop chères, à Londres par exemple, où le vin blanc est à si haut prix, il lui serait dû un dédommagement par lesdits directeur ou régisseur. Je pense aussi que, bien que le voyage ne soit pas spécifié, Deburau aurait le droit de plaider si on voulait le faire voyager au-delà des frontières, à Moscou ou à Vienne, ou même à Berlin : nous ne sommes pas éloignés d'être de l'avis du docteur.

L'article 2, relatif au paiement des amendes, présente une importante question : *quid juris*, dans le cas où les amendes de Deburau s'élèveraient à une somme plus forte que lesdits trente-cinq francs par semaine, l'artiste serait-il

obligé de combler la différence avec son argent? Le docteur dit : oui, en ajoutant que cela serait rigoureux. Nous, nous disons : non, sans hésiter et par une très bonne raison de droit, *parce que la chose serait impossible!*

Une seconde observation sur l'article 2 ; l'artiste s'engage *à jouer autant de représentations ordonnées ;* on demande combien de représentations? L'humanité veut qu'on n'en joue pas plus de quatre, l'usage en permet jusqu'à six. Les tribunaux seraient fort embarrassés pour décider cette question.

Et remarquez aussi ce mot : *ordonné par le directeur,* qui n'est guère d'usage en pareil cas.

L'article 3, au premier abord, paraît fort innocent : se contenter du *luminaire et du chauffage* tel quel ; la chose est raisonnable et juste, et cependant ce fatal article 3 a été le sujet d'un procès très mémorable, lequel procès élève ledit article à la hauteur de ce fameux article 14 de la vieille Charte, qui a produit les ordonnances et la révolution de juillet. Voici l'histoire de ce procès.

Vous savez que le théâtre des Funambules était primitivement une espèce de cave dans la-

quelle on descendait par une demi-douzaine de marches. Depuis les nouvelles constructions, le public a monté au théâtre, au lieu d'y descendre ; mais le théâtre conservait toujours quelques-unes de ses anciennes excavations. Le Directeur ne pouvait faire autrement que de les utiliser. Dans une de ces excavations avait été placée la loge de l'artiste ; il s'habillait et se déshabillait dans cette cave ; encore tout humide de ses émotions dramatiques, il venait déposer dans un lieu sombre et désert sa perruque et son ame, sa passion et son habit de Paillasse ; transition pénible, qui l'exposait à un double rhumatisme également dangereux, rhumatisme d'esprit et rhumatisme de corps, rhumatisme d'homme et rhumatisme d'artiste. La position était dangereuse ; l'amour de l'art le soutint dans sa cave. Pendant l'été le logement était habitable; mais l'hiver, l'hiver, avec ses glaçons, et sa neige fondue, et son haleine infecte et chaude dans cette cave, l'hiver faisait de cette cave un endroit insupportable. Les premiers succès obtenus, l'illusion, flatteuse enchanteresse, qui jette aux plus laides choses une teinte rose et décevante, ôta peu à peu son illusion au caveau

dramatique. A force de succès, le comédien en vint à s'apercevoir qu'en effet sa loge était un peu humide. Il fit quelques représentations modestes à ce sujet; il représenta que la cave était sombre et malsaine, qu'il l'habitait depuis longtemps, qu'il ne serait pas fâché de voir aller chez lui la lumière du jour. On ne tint pas compte de ses plaintes; on lui répondait toujours par l'article 3 : *Je consens à me contenter du luminaire et du chauffage*, etc., etc. O cruauté.

L'article 3 était donc là, retenant Deburau dans sa cave, lui jetant la porte au nez quand il voulait l'ouvrir, lui présentant la clef de cette cave avec un air moqueur. L'article 3 faisait à Deburau ce que faisait l'article 14 sur M. de Polignac. Infortuné, c'est l'article 14 qui a présenté au ministre la plume fatale qui signa les ordonnances! Deburau séchait, se démenait, et se paralysait, corps et ame, sous l'influence pernicieuse de l'art. 3.

Se contenter du *luminaire* et du *chauffage*, etc.—O ma cave! ô ma cave! — Deburau se désespérait. L'article 3 se levait debout devant lui, inflexible, osseux, railleur, infect; il s'asseyait

à table à ses côtés, il se couchait dans son lit avec lui, il plaçait sa jambe flasque et molle sur la jambe du malheureux, qui se jetait effrayé contre le mur. C'est tout une histoire que l'histoire de l'article 3.

Procès.

A la fin, il résolut de se délivrer à tout prix de ce monstre, fatal ennemi de son repos; il voulut savoir si par exorcisme, par conjuration, par menace, par huissiers, par procureurs, par tous les moyens que rencontre le désespoir, il pourrait venir à bout de ce fatal article 3. Il économisa trois jours d'appointemens; et, pour la première fois de sa vie, l'insouciant Bohémien, cet homme qui n'appartenait à aucune loi, accepta la société telle qu'elle était, et fit sa soumission au Code civil; il se rendit chez un huissier, il fit sa plainte, il paya le papier timbré sans soupirer, tant l'article 3 le rendait malheureux!

Plaidoirie.

Assignation, procès, plainte de Deburau contre le directeur; les parties comparaissent devant le juge: on plaide de part et d'autre; jamais plaidoirie plus éloquente, avocat plus chaleureux n'étaient intervenus dans une cause plus majeure. L'avocat de la direction s'appuyait sur

l'article 3 : — M. Deburau, disait-il, doit se contenter, d'après son engagement, du luminaire et du chauffage tel quel. Or, messieurs, la cave en litige, ou, pour parler plus exactement, le rez-de-chaussée dont se plaint monsieur, est muni d'un poéle en fonte et de deux quinquets à bec. La salle est aussi chaude, aussi commode et aussi éclairée que possible ; et nous sommes non-seulement dans les limites de l'article 3, mais encore bien loin de ces limites ; car au lieu de deux becs, vous avouerez, messieurs, que nous pourrions bien n'en allouer qu'un seul, et, au terme de l'article 3, l'artiste serait bien obligé de s'en contenter !

Champignon.

Nous passons sous silence la plaidoirie de l'orateur adverse ; nous ne nous souvenons que de sa péroraison, qui fit un effet immense, péroraison empruntée de bien loin à un grave personnage des temps antiques. Quand l'ennemi de Carthage, le vieux Caton, jeta dans le sénat romain des figues encore toutes fraîches, qu'il avait cueillies dans la ville de Didon, il ne fit pas une impression plus profonde que notre avocat, au moment où il jeta devant les juges un immense champignon qu'il avait cueilli dans la loge même de

Deburau. C'était un champignon couleur terne et azurée, noir sur les bords, fortement odorant, et qui présentait tous les caractères du venin dont il était imbu. A la vue de ce monstrueux et odieux produit, plante infâme et bien digne du fumier le plus infect, les juges reculèrent d'horreur; l'assemblée resta muette et la bouche fermée; la douleur et l'effroi se peignirent sur tous les visages. Étudier son art à côté de ce poison végétal! s'affaiblir à mesure que ce champignon grandit! voir une tombe se creuser sous l'ombre que projette cet atroce légume! quel malheur! Jamais, non jamais, en pleine cour d'assises, par un meurtre de six personnes, quand on étale devant les jurés attristés les linges sanglans, les instrumens homicides, les mèches de cheveux qu'on a ramassées çà et là, jamais, devant ce témoignage de la férocité humaine accumulé sur la sellette, on n'a ressenti autant d'effroi que nous en ressentîmes à l'aspect de cet horrible champignon.

Les juges se retirèrent; nous attendîmes l'arrêt fatal avec la confiance que les hommes ont dans le ciel. La délibération fut longue. A la fin le tribunal reparut; on fit silence; l'arrêt fut prononcé.

Arrêt.

CHARLES, par la grace de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux que ces présentes verront, salut, etc., etc., etc.

« Ordonnons : Ladite loge sera désinfectée sans « retard, et tous les champignons qui pourront « s'y trouver et autres végétations seront extirpés « dans le délai de vingt-quatre heures, aux frais « de l'administration ; renvoyons les parties, « dépens compensés, sans autres dommages et « intérêts. »

Vous pourrez trouver la date de cet arrêt mémorable dans la *Gazette des tribunaux*. Selon nous, il n'y a rien de comparable à cela depuis le fameux jugement de Salomon ; d'où je conclus qu'il faut conclure comme le docteur : l'article 3 est de droit rigoureux; mais enfin il est de droit.

Continuation du commentaire.

Passons maintenant à l'article 4, s'il vous plait : article 4. Cet article nous présente une clause qui est encore d'une cruauté bien inconcevable. *Je consens* (c'est toujours Deburau qui parle ; voyez à quoi on le fait consentir, ce malheureux, pour 35 f. par semaine !), je consens à me trouver au théâtre chaque jour de représentation, *dans le cas même où je ne jouerais pas,* — QUID JURIS ? Si sa femme accouchait, s'il se battait en duel à

coups de poings, s'il avait un enfant à baptiser, s'il célébrait le jour de sa naissance ou celui de sa fête, si son vieux père l'appelait à son lit de mort, le pauvre diable serait-il, en effet, obligé d'aller à son théâtre *le jour même où il ne jouerait pas?* Le docteur en droit, qui est rigoureux, dit que non, mais que cependant il ne faudrait pas trop multiplier les cas d'absence, ajoutant l'axiôme bien connu : *Non sunt entia sine necessitate multiplicanda.* L'article 5 est un modèle d'iniquité. Le code exceptionnel du bagne de Toulon est d'une douceur paternelle comparé à cet article de l'engagement. En cas de maladie, le directeur ne paie pas l'artiste ; c'est-à-dire, le jour où l'artiste aura le plus besoin de ses 35 francs par semaine, on ne lui donnera pas de quoi se faire porter à l'hôpital !

Remarquons en passant que l'art. 5 est plus dur que l'article équivalent des engagemens dans les autres théâtres, les autres théâtres ne payant pas l'artiste quand il est malade *par inconduite.* Ainsi, si la jeune première est en couches sans présenter son contrat de mariage, ses appointemens sont suspendus ; dans l'espèce, Pierrot gagnerait une fluxion de poitrine dans la

cave, une fluxion de poitrine pour avoir joué six fois par jour, qu'il serait à la merci de son directeur; le docteur en droit dit que cela est de droit: il n'y a pas de galérien qui voudrait signer un pareil engagement.

L'art. 6 sent tant soit peu le jésuite; c'est encore le directeur qui se déclare le maître de ne pas payer, en cas d'incendie, à moins, dit-il, *qu'il ne soit dans l'intention de payer;* ce qui est une clause d'une fausse bonhomie, tout-à-fait indigne d'un contrat dont le sentiment est totalement exclu.

L'art. 7 présente une question très importante. L'acteur est tenu de se fournir de rouge et gants; qu'arriverait-il si Deburau, qui ne met pas de rouge, voulait se faire payer par la direction la farine de son visage? La farine peut-elle passer pour du rouge devant la loi? L'administration peut-elle dire que la farine compense le fard? Toutes questions que notre docteur aurait résolu mieux que nous, s'il n'eût pas reculé devant cette tâche imposante.

Telle est la série de questions que soulève la première lecture de l'engagement. Nous nous sommes arrêtés quelque peu sur cette étrange

pièce, pour faire bien comprendre à nos lecteurs, qui ne s'en doutaient pas, ce que c'est au fait qu'un engagement dramatique, combien c'est une chose déplorable que l'existence, même des plus grands comédiens, quand on la voit de près.

Avantages.

Malgré toutes ces critiques de détail, nous devons cependant reconnaître tout ce que M. le directeur des Funambules a mis de bienveillance dans son engagement avec Deburau. Cet engagement de 35 francs par semaine est une chose inouïe au théâtre des Funambules! Ajoutez à l'agrément de toucher pareille somme cet autre agrément d'être dispensé de corvées moins artistes ; par exemple, allumer les lampions du lustre, balayer la salle à son tour, faire les contremarques, raccommoder sa chaussure, et autres menues fonctions dont notre acteur a été dispensé, par privilége spécial. Il est bien vrai qu'outre son emploi de Pierrot, Deburau est encore chargé de la conservation des armes et accessoires du théâtre ; mais cette fonction n'a rien que d'honorable. Veiller sur les sabres, sur le pistolets et sur les piques, entretenir tout le service de cette vaste administration, entrer

dans le plus minutieux détails de ces pièces à féeries, où sont employées toutes les ressources des quatre élémens : c'est là un rôle noble et beau, même après celui de Pierrot ! Deburau a cumulé les deux emplois. Un article additionnel a été ajouté tout exprès à son engagement. Voici cet article additionnel, qui fait honneur à la justice et au bon sens du directeur, M. Bertrand.

ARTICLE ADDITIONNEL.

« M. Deburau se charge de plus de l'entretien des armes et du service des accessoires, généralement quelconques des pièces, c'est-à-dire de les garder, les distribuer chaque soir, les renfermer ensuite, et enfin de fournir tous ceux nécessaires aux différentes pièces, anciennes ou nouvelles, et dont la valeur sera supportée, moitié par M. Deburau, et l'autre moitié par M. Bertrand.

« Il sera dressé, en double expédition, un inventaire de tous les accessoires dont la garde sera confiée à M. Deburau. Ces accessoires, ainsi que tous ceux qui seront faits par la suite, seront inscrits à mesure sur ledit inventaire, et

reconnus par M. Deburáu, qui s'obligera à les rendre en bon état de service à la fin du présent engagement.

« En considération du présent article additionnel, M. Bertrand s'engage à payer à M. Deburau *dix francs* par semaine, en outre de ses appointemens, ce qui est accepté par lui.

« Paris, le 10 décembre 1826.

« BERTRAND.

« DEBURAU. »

Vous avez sans doute remarqué dans l'engagement ce mot sinistre : — Me soumettre au tarif des amendes *que je connais*. J'ai été comme vous. *Ce tarif* des amendes m'a fort inquiété comme il vous inquiète vous-même. Je trouvais Deburau *bien heureux* de le connaître ; j'aurais donné bien des choses pour dire comme Deburau : *ce tarif que je connais !* Que de peines nous nous sommes données pour l'avoir ! A la fin, heureux que nous sommes, nous l'avons découvert, ce tarif ; nous le connaissons enfin, ce tarif dramatique! Il est là ce *tarif*, indispensable complément de l'engagement ; le voici ; nous vous le livrons tel quel,

vous laissant à réfléchir profondément par quelle suite de progrès a passé l'art dramatique ; les directeurs en sont arrivés à calculer mathématiquement l'ivresse de leurs acteurs de 1 *franc* à 6 *francs*. Quelle profondeur de génie !

Tarif des Amendes.

Le tarif des amendes est établi ainsi qu'il suit :

	fr.	c.
1° Pour un quart d'heure de retard aux répétitions simples.	1	50
2° Pour une demi-heure de retard aux mêmes répétitions.	1	
3° Pour un acte entier.	2	
4° Pour deux actes.	4	50
5° Pour la répétition entière.	6	
L'amende *sera double* pour les répétitions générales.		
6° Pour une entrée manquée à la représentation.	1	
7° Pour un acte.	3	
8° Pour deux actes.	6	
9° Pour la pièce entière.	12	
10° Pour troubler la répétition ou la représentation, de 75 c. à.	2	

11° Pour se présenter au théâtre dans un état d'ivresse, de. . . . . 1 à 6
12° Pour se battre ou se disputer dans l'intérieur du théâtre, de . . . . . 1 à 12
13° Pour se faire remplacer dans ses rôles sans permission. 6

Et si à cet engagement, à ce *tarif*, à toutes ces recherches *du despotisme* directorial, vous ajoutez les ordonnances extraordinaires, les réglemens de chaque jour, les amendes improvisées, vous aurez une idée à peu près complète de tout ce qu'un acteur doit souffrir dans l'exercice difficile de sa profession. Voyez-vous, la loi du théâtre est une loi de fer, inexorable, incivile, implacable, gênante sur toutes les coutures, une loi à faire peur. On parle de liberté, on en parle beaucoup, et beaucoup trop peut-être ; la liberté est pour tout le monde aujourd'hui, excepté pour le comédien. Le jour même où il entre dans son théâtre il se place sous une loi exceptionnelle ; il entre en même temps sous un joug odieux et dans des pantalons malsains. La pièce suivante, que nous nous sommes procuré à grandes peines, comme nous nous sommes procuré le tarif, est un témoignage irrécusable de ce despotisme inouï

qu'on ne soupçonne pas au théâtre ; nous la livrons aussi telle quelle aux lecteurs.

églement sur le blanchissage.

Il est expressément défendu à Mme Carpon, sous peine de vingt francs d'amende, de faire aucun changement aux costumes des dames ou de faire blanchir leurs robes sans autorisation. — L'administration sait ce qu'elle doit faire pour l'honneur du théâtre, et il n'appartient à personne de lui imposer des lois. Il est même défendu à Mme Carpon de donner des pantalons aux acteurs qui manqueraient de bas. En un mot, elle ne doit disposer de rien de ce qui est confié à sa garde, sans un ordre formel de l'administration.

Paris, le 21 mai 1827.

COT D'ORDAN.



II.

DU DRAME AUX FUNAMBULES.
LE BOEUF ENRAGÉ.
MA MÈRE L'OIE.

Du Drame aux Funambules.

Maintenant disons quelques mots du drame tel que les progrès de l'art et la liberté du théâtre l'ont établi aux Funambules. Ce drame, tel qu'il est, est un composé bizarre, moitié tragédie, moitié comédie, mi-parti ballet et féerie, drame à la fois parlé, chanté, mimé, dansé et déclamé, et qui n'a pu s'établir qu'avec beaucoup de soins, de constance et de génie. Toutes les dissertations

que nous pourrions faire à ce sujet ne vaudront pas un exemple bien net et bien vivant de ce drame. Nous donnons donc au public le programme d'une pièce de théâtre, prise au hasard entre mille, et que nous choisissons non pas parce qu'elle a plus de mérite que les autres, mais parce qu'elle est coupée sur le patron de toutes les autres. C'est un drame vif, actif, animé, plein de passions et de péripéties de tous genres, dans lequel Pierrot joue toujours le même rôle, le rôle du battu qui bat quelquefois, le rôle du trompeur qui est trompé souvent, le rôle du méchant qui est puni. Au premier abord, nous avions bien pensé à donner le *Bœuf enragé*, pantomime célèbre; mais l'illustre auteur du *Bœuf enragé*, qui tient un des premiers rangs dans la littérature de l'époque, homme d'esprit, de cœur et d'un charmant style, n'ayant jamais accepté franchement la paternité de ce charmant ouvrage, que l'opinion publique lui attribue, nous avons renoncé au *Bœuf enragé*, n'ayant pas le droit de dire qu'il en est l'auteur, nous nous sommes contentés d'indiquer à M. Bouquet une de ses scènes les plus interessantes, scène de gueule et de gourmandise comme Deburau les aime, après

Le Bœuf enragé.

quoi nous sommes tombés sur la non moins célèbre pantomime qui a pour titre :

N° 169.

MA MÈRE L'OIE,

Ma Mère l'Oie.

OU

ARLEQUIN ET L'OEUF D'OR,

PANTOMIME-ARLEQUINADE-FÉERIE A GRAND SPECTACLE, DANS LE GENRE ANGLAIS, AVEC CHANGEMENS A VUE, TRAVESTISSEMENS, MÉTAMORPHOSES, ETC., PRÉCÉDÉE D'

UN PROLOGUE,

Scènes pantomimes à spectacle, mêlées de paroles en vers et en prose.

PAR MM. LAMBERT ET EUGÈNE ***.

Représentée pour la 1re fois le 31 mars 1830.

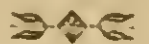
On lit au *folio-verso :*

Autorisé *Ma mère l'Oie*, pantomime-arlequinade, à la charge de se conformer aux conditions de la permission, et de ne dire et de ne jouer que ce qui est indiqué sur ce manuscrit.

Paris, ce 6 janvier 1829.

L'inspecteur des théâtres.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le bailli.	RENÉ et ensuite PLACIDE.
Desaubaine.	CHARLES.
Pierrot.	DEBURAU.
Colin.	LAURENT a.
Ma mère l'Oie.	DÉSIRÉE.
Colinette.	MARIANNE.
L'enfant qui fait l'oie.	TOINETTE.
Deux gardes champêtres aux ordres du bailli.	Nos 9 et 10.
Quatres piqueurs de la suite de Desaubaine.	Nos 5, 6, 7, et 8.
Un diable, } personnages dansans.	CHAIZA,
Quatre démons, } personnages dansans.	LOUIS, VICTOR, VILAIN, JULES.
Villageois et villageoises.	FIGURANS et FIGURANTES.



SCÈNE Ire.

(Le théâtre change et représente un hameau. Au fond est une meule de foin; et sur un des côtés, à l'entrée des coulisses, est une charrette.)

1. — Des moissonneurs sont à se divertir en attendant le moment de se remettre à l'ouvrage. Arlequin et Colombine viennent se mêler parmi eux. Ils en reçoivent le meilleur accueil; ils se cachent en entendant la voix des poursuivans.

2. — Arlequin et Colombine, craignant de tomber au pouvoir de leurs ennemis, demandent protection aux moissonneurs. Ceux-ci les invitent à prendre des habits de villageois. Arlequin et Colombine se déguisent et se mêlent parmi les danseurs.

3. — Entrée de Cassandre, du comique et de Pierrot. Ils s'informent si l'on a vu Arlequin et Colombine. Les moissonneurs se moquent d'eux. Pierrot veut faire le méchant; on le chasse, ainsi que ses maîtres, à coups de fourches.

4. — Retour des poursuivans, qui viennent de nouveau pour chercher les fugitifs. On les entoure, et on les force à danser.

5.—Cassandre fait sa cour à Colombine, qu'il ne reconnaît pas ; il se met à ses genoux. Pierrot le jette de côté, et se met à sa place. Arlequin le fait relever, et lui lance un soufflet ; mais Pierrot baisse la tête, de manière que Cassandre reçoit le soufflet.

6. — On se moque de lui. Pierrot prend un *tambourin*, et fait danser les moissonneurs.

Ballet. — Danse comique d'Arlequin déguisé en meunier.

7. — A la fin de la danse, Pierrot aperçoit le pantalon d'Arlequin ; il appelle son maître, et lui montre les deux amans, qui aussitôt jettent leurs déguisemens. — Mêlée générale.—Pierrot ajuste Arlequin avec son tambourin ; mais il attrape Cassandre, qui passe à travers le tambourin. Dans cette position, il ne peut plus remuer ; Pierrot en profite pour le renverser et le faire rouler. Pendant ce temps, Arlequin et Colombine ont été se réfugier derrière la meule de foin.

8. —Les poursuivans courent sur leurs traces. Alors Arlequin agite sa batte.

Le terrain se change en bande d'eau, et la

meule de foin en gondole, que l'on voit s'agiter sur l'onde, et emmener les deux amans.

9. — Cassandre, le comique et Pierrot montent sur la charrette des moissonneurs. Arlequin, toujours sur la gondole, agite sa batte.

La charrette se change en cage de fer, et renferme les poursuivans. On lit sur le haut de la cage : ANIMAUX VIVANS.

Tableau et changement.

SCÈNE II.

CINQUIÈME DÉCOR. — (Le Théâtre représente une campagne avec un bosquet sur un des côtés.)

Scène sur le devant.

10. — Arlequin et Colombine entrent en scène. Colombine exprime le besoin qu'elle éprouve de se rafraîchir. Arlequin, pour la satisfaire, touche le bosquet de sa batte.

Une table chargée d'une collation, et deux chaises, sortent du bosquet.

Les deux amans se mettent à table. Bientôt la voix de Pierrot se fait entendre. Arlequin et sa maîtresse vont se cacher derrière le bosquet. Les poursuivans entrent en scène et aperçoivent

la collation ; ils trouvent juste d'en prendre leur part ; ils vont pour s'asseoir. *Les chaises rentrent dans le bosquet.* Ils tombent le derrière par terre ; ils accusent Pierrot de leur avoir joué ce tour, et veulent le battre. Celui-ci évite le coup, et veut attraper un pâté qui se trouve au milieu de la table. *La table rentre dans le bosquet.* Colombine et Arlequin se montrent. On s'empare de la première, et Cassandre et le comique l'emmènent. Pendant ce temps, Pierrot s'approche d'un chasseur qui vient à passer, lui prend son fusil, et veut tuer Arlequin ; mais au lieu de celui-ci, il attrape Cassandre, qui tombe mort.

11. — Jeux de scène entre Pierrot et Cassandre, qui est censé mort.—A la fin, Pierrot, ne sachant plus comment se débarrasser de son maître, se décide à appeler le comique.

12. — Celui-ci arrive d'un air déterminé Il est armé d'une *paire de pincettes* et d'une *tarière*. Pierrot, après avoir montré sa victime, prend les pincettes, dans l'intention d'extraire la balle du corps de Cassandre. Ne pouvant y parvenir, il prend la tarière, fait un trou dans le corps, et y introduit les pincettes, au moyen desquelles

il retire un *boulet rouge*. Pendant que le comique et Pierrot examinent cette chose extraordinaire, Arlequin vient doucement par derrière, et agite sa batte.

13. — Aussitôt *le boulet rouge fait explosion*. Aussitôt Cassandre se relève, et demande ce que signifie ce bruit. Pierrot et le comique sont fort étonnés, et n'en peuvent croire leurs yeux. Arlequin et Colombine se montrent dans le fond.

SCÈNE III.

Sixième décor. — (Le théâtre change et représente une campagne. Une chaumière est au milieu du théâtre.)

14.—Arlequin et Colombine entrent en scène, et vont frapper à la porte de la chaumière pour y demander l'hospitalité, ce qui leur est accordé. Pierrot, qui a suivi et observé les amans, va frapper à la porte. On lui refuse l'entrée de la maison. Il se dispose à frapper de nouveau. *Dans ce moment la chaumière grandit à vue d'œil, de manière que Pierrot ne peut plus arriver au marteau*. La porte s'ouvre; une très grande femme, vêtue comme la première, lui demande

ce qu'il veut. Pierrot recule fort étonné ; cependant il s'informe si l'on a vu Arlequin et Colombine. La grande femme répond que non , et rentre. Pierrot se retourne, en exprimant la plus grande surprise. *La maison reprend sa première forme*. A cette vue , nouvelle surprise de Pierrot, qui va frapper de nouveau. *La maison diminue, et devient toute petite*. Pierrot va frapper. Une très petite femme se présente à la porte. Elle est mise comme les deux autres ; elle envoie promener Pierrot, qui lui fait des questions. Elle rentre en gesticulant ; Pierrot passe la main par une fenêtre de l'un des étages supérieurs ; il en sort des *meubles*, entre autres une *flûte* et un *papier de musique*. Il joue comiquement un air avec l'orchestre.

15. — Tout-à-coup son instrument se *change en gril*, et le papier de musique *en côtelette de mouton. La maison a repris sa première forme*.

16. — Arlequin et Colombine en sortent , et se sauvent. Pierrot , les apercevant, appelle ses maîtres. Ils se mettent tous à la poursuite des fugitifs.

SCÈNE IV.

Septième décor. — (Le théâtre change et représente une rue. Sur le côté un jardin et une maison avec cette inscription. *Maison garnie. Ici on loge à la nuit.*)

17.—Arlequin et Colombine entrent en scène; ils frappent à la porte de la maison garnie; ils demandent à souper et à coucher. On les fait entrer.

Pierrot arrive, et va faire la même demande. On le refuse, attendu qu'il n'a pas d'argent. Cassandre et le comique viennent à leur tour, et sont reçus dans l'hôtel dont ils refusent l'entrée à Pierrot. Scène comique entre celui-ci et Cassandre, qui passe sa tête par le guichet qui existe au milieu de la porte. Pierrot, très en colère des vexations qu'il éprouve, coupe la tête à Cassandre, et finit par la lui remettre. Il entre ensuite dans l'hôtel.

SCÈNE V.

Huitième décor. — (Le théâtre change et représente l'intérieur de la cuisine de l'hôtel. Dans le fond est la cheminée avec un chaudron sur le feu. Au-dessus de la cheminée est placée une carte géographique. A gauche contre le mur une boîte à sel; à droite un moulin à café.)

18. — L'Aubergiste prépare une table pour

Arlequin et Colombine, qui viennent y prendre place dès que le souper est servi. Ils sont bientôt dérangés par l'arrivée de Cassandre, du comique et de Pierrot. Les deux premiers s'empressent de prendre la place des amans. Arlequin les touche de sa batte : *leurs jambes tombent*, et ne peuvent plus bouger. Arlequin emmène Colombine, puis il fait la paix avec Cassandre et Pierrot. Alors *il fait revenir leurs jambes*. Ils en font usage pour s'élancer sur Arlequin, qui cherche à s'échapper. Les poursuivans lui barrent le passage. N'ayant plus d'autre ressource, il saute à travers la *carte de géographie*, placée au-dessus de la cheminée. Elle se trouve aussitôt remplacée par un *tableau sur lequel on lit* : Adieu.

19. — Surprise des poursuivans, qui augmente lorsqu'ils aperçoivent la *tête d'Arlequin, qui paraît dehors la boîte à sel*. Pierrot veut lui porter un coup de bâton ; mais c'est le comique qui le reçoit sur la tête. Celle d'Arlequin a disparu, et reparaît aussitôt en dehors du *moulin à café*.

20. — Pierrot s'approche doucement, s'empare de la manivelle, et se met à moudre. A

nesure qu'il tourne, on voit sortir du moulin ın *grand Arlequin qui s'élève* jusqu'aux frises, t qui rentre dans le moulin subitement dès que ’ierrot abandonne la manivelle.

21. — Les poursuivans ne savent plus que enser, lorsque Arlequin paraît dans la *marmite* ui est sur le feu. Il ne montre que sa tête. Pierot fait signe à ses maîtres de ne pas bouger. Il a s'armer d'un sabre, et s'y prend si adroiteıent qu'il coupe la *tête d'Arlequin*. Elle roule ır le plancher. Grande inquiétude des poursuiıns, qui ne savent où cacher la tête d'Arlequin. ierrot les tire d'embarras en allant la mettre sur n *plat* placé sur la table, et la couvre avec une *oche*. Il se dispose ensuite à sortir avec ses maîes; mais en passant près de la table, ils s'aperivent que la cloche remue; ils la soulèvent: tête se met en mouvement, la langue sort de bouche. Pierrot veut la saisir; il est mordu squ'au sang. On replace vite la cloche sur le at; mais la curiosité les portant à la soulever nouveau, ils prennent la tête, l'examinent tous côtés, et la replacent sur le plat, qu'ils couvrent de la cloche. Celle-ci se lève encore, on aperçoit la véritable tête d'Arlequin. Ce-

lui-ci s'élève peu à peu, et finit par sauter à bas de la table. Il se dispose à fuir. On le poursuit.

22. — Pierrot s'arme de nouveau de son sabre. Il l'atteint à la porte, et va pour lui porter un coup dans le ventre; mais Arlequin, qui s'est échappé, se trouve remplacé par l'Aubergiste, qui reçoit le coup.

23. — Les poursuivans effrayés se sauvent en se bousculant.

SCÈNE VI.

Neuvième décor. — (Le théâtre change et représente une rue.)

24. — Les poursuivans ne savent où se réfugier. La mort de l'Aubergiste leur fait craindre d'être arrêtés : ils s'accusent les uns les autres. Cassandre offre de l'argent à Pierrot pour prendre sur lui toute la responsabilité. Il refuse; on se dispute de nouveau.

25. — On entend battre le tambour. Le comique et Cassandre se sauvent d'un côté. Pierrot va pour fuir de l'autre, lorsqu'une troupe de soldats entre en scène, et l'arrête comme assassin de l'Aubergiste. Il jure qu'il est innocent de c

crime. On tire *un long signalement* avec lequel on le confronte. *Scène comique.*

Il est reconnu pour le meurtrier, et comme tel on l'arrête. Il demande sa grâce, et finit par l'obtenir, à condition qu'il s'enrôlera dans la troupe; il y consent, mais il veut être tambour. On lui met sur la tête *un énorme bonnet de grenadier.* On va chercher *une grosse caisse* que l'on met à son côté. Lorsqu'il est prêt, l'officier fait ce commandement : *En avant, marche !*

26. — Pierrot bat la retraite, et les soldats marchent en arrière. Arlequin se montre et agite sa batte à chaque commandement.

27. — L'officier se fâche et commande : *Pas accéléré, en avant, marche!* L'orchestre joue l'air du *Bastringue,* que Pierrot accompagne sur sa caisse; les soldats sortent en dansant.

28. — Pierrot, seul, pose sa caisse par terre, et se met à rire de cette aventure. Arlequin vient doucement toucher la caisse avec sa batte. *Elle s'ouvre aussitôt,* et il en sort *un petit grenadier, armé de pied en cap.* Pierrot, après sa première surprise, lui commande l'exercice en douze temps. Au moment où le petit grenadier couche en joue, Pierrot a peur; il le couvre tout entier

avec son bonnet de grenadier. Après plusieurs lazzis, Pierrot va pour lever le bonnet ; il l'enlève peu à peu, et reste fort étonné lorsqu'il s'aperçoit que le petit soldat a disparu.

29. — Arlequin se montre. Lazzis entre ces deux personnages et fuite de Pierrot qui appelle ses maîtres.

SCÈNE VII.

Dixième décor. — (Le théâtre change et représente un jardin. Au fond et de chaque côté sont deux bosquets. Entre les deux est un petit mur sur lequel est figurée une serre chaude vitrée.)

30. — Le Jardinier et sa femme viennent au travail. Ils sont interrompus par l'arrivée d'Arlequin et de Colombine qui leur demandent à se revêtir de leurs habits. Ce changement a lieu en scène.

31. — Pierrot arrive avec ses maîtres, et s'informe si l'on a vu Arlequin et Colombine. Arlequin, déguisé, répond que non. Pierrot veut embrasser la Jardinière. Arlequin le poursuit *à coups de rateau.* Pierrot, pour s'échapper, grimpe sur la serre chaude, mais le pied lui manque et il tombe à travers les vitraux et dis-

paraît dans la serre. On entend le bruit des vitres cassées.

32. — Tout le monde s'empresse de le retirer, ce qui a lieu après bien des efforts. On l'amène sur le devant du théâtre; *il est tout couvert de morceaux de verre qui traversent ses vêtemens et son corps*. Scène comique entre Pierrot et ceux qui veulent retirer les morceaux de verre. On prend le parti de l'emmener.

33. — Arlequin et Colombine jettent leurs déguisemens. Arlequin agite sa batte.

SCÈNE VIII.

Onzième décor. — (Les bosquets changent à vue et représentent deux boutiques de foire. La serre chaude change également et représente une baraque où l'on fait voir des animaux vivans.)

1. — Une foule de curieux entrent en scène, et forment différens groupes. Arlequin et Colombine, déguisés en marchands, entrent dans les boutiques. Pierrot arrive en courant; il heurte en passant un Italien qui vend des figures de plâtre et le fait tomber avec sa planche qu'il porte sur la tête.

2. — Le marchand se relève et se bat avec Pierrot. Cassandre et le comique veulent les séparer. Pierrot casse sur la tête de Cassandre une figure de plâtre qu'il a ramassée, et avec laquelle il voulait assommer son adversaire. Le comique met fin à cette scène en payant le dégât.

3. — Pierrot passe entre les jambes du marchand et lui vole la *bourse* qu'il vient de recevoir. Avec cet argent il va acheter *deux petits coqs* à la boutique de Colombine. Il s'élève une dispute pour le paiement. Arlequin intervient et force Pierrot à payer. Celui-ci, tout joyeux, annonce qu'il va faire battre ses coqs. Plusieurs personnes font des paris et la bataille commence.

4. — Un des coqs est vainqueur. Une dispute s'élève pour le paiement des paris.

5. — On entend la trompette et la grosse caisse.

Une grande parade a lieu à la porte de la baraque des animaux vivans. Tout le monde y entre, à l'exception d'Arlequin et de Colombine, qui jettent leurs déguisemens.

6. — Sur un signe d'Arlequin, on voit sortir tous les spectateurs qui étaient entrés dans la baraque; ils sont poursuivis par les animaux,

dont quelques-uns font des scènes comiques avec Cassandre et Pierrot.

Mêlée générale, confusion et changement.

SCÈNE IX.

Douzième décor. — (Le théâtre change et représente une forêt ; sur l'un des arbres des coulisses est une branche chargée de fruits. Cette branche doit s'abaisser à volonté, et il doit exister parmi le feuillage un nid d'oiseau au milieu duquel est l'œuf d'or du commencement de la pièce.)

7. — Ma Mère l'Oie entrant en scène sous le costume d'une pauvresse ; elle exprime, après avoir regardé de tous côtés, que c'est ici l'endroit où elle va revoir Arlequin et Colombine.

(*Elle parle.*)

C'est dans cette forêt que bientôt vont se rendre
Colinette et Colin, mes deux chers protégés.
Une dernière épreuve ici doit les attendre ;
Qu'ils en soient triomphans ! nos destins sont changés.

8. — Orage. Elle fait une conjuration. Le tonnerre gronde, l'éclair brille. Ma Mère l'Oie se tient à l'écart.

Arlequin et Colombine arrivent en cherchant un abri contre l'orage.

Ma Mère l'Oie s'approche d'eux.

(*A part.*)

Les voici, je tremble et me flatte.

(*A Arlequin.*)

Mon bon monsieur qui portez cette batte,
Et vous, ma belle dame, ayez, ayez pitié
D'une pauvre indigente.
Me plaindre, de mes maux c'est prendre la moitié.
Mes maux!... ils sont bien grands. Les soins de l'amitié
Les calmeront. Hélas! je n'ai nulle parente,
Nul ami sur la terre... Ayez, ayez pitié
D'une pauvre indigente.

Arlequin attendri et avec empressement fouille à sa poche ; ma Mère l'Oie l'arrête et lui dit :

Ah! l'or en ce moment n'est pas ce qui me tente.
Hélas! la saveur enivrante
De ces fruits calmerait l'ardeur
De ma bouche brûlante ;
Mais ils sont à telle hauteur
Que pour en approcher en vain je me tourmente.

9. — Arlequin et Colombine s'empressent de courber la branche, et montrent le plus grand empressement à satisfaire celle qui implore leur secours. Ils trouvent l'œuf d'or. Ma Mère l'Oie

quitte alors son déguisement et paraît sous les traits d'une fée. (*Tableau*)

Arlequin et Colombine redeviennent Colin et Colinette.

Bravo, bravo, Colin, et de ta bienfaisance,
En retrouvant cet œuf, reçois soudain le prix.
L'épreuve cesse et le bonheur commence.

10. — Musique. Elle tourne ses regards vers la cantonnade.

Tu vas donc obtenir ce que t'ai promis !...
Mais voici Desaubaine et Cassandre...

11. — Desaubaine et Cassandre entrent en scène ; ils aperçoivent d'abord les deux amans, et veulent les séparer. Ma Mère l'Oie les arrête et leur dit :

Au trophée
De Colin ajoutez votre consentement,
Si la nature en vous ne fut pas étouffée :
Surtout sachez que maintenant
Il est riche à millons.

12. — Cassandre les unit.

Puissance de l'argent !...
(*A Colin.*)
Te voilà maintenant l'époux de Colinette,

Colin, compte sur ma faveur.
Que près de toi toujours habite le bonheur !
Je te l'ai déjà dit, et je te le répète :
Tourner vers l'indigent des regards attendris,
C'est des dieux immortels se faire des amis.

13. — Ma Mère l'Oie fait une dernière conjuration. Une musique céleste se fait entendre, le théâtre se garnit de nuages, etc.

14. — Final.



III.

RÉFLEXIONS SUR LE DRAME DES FUNAMBULES.
PARALLÈLE ENTRE PIERROT ET LE MISANTROPE.
EXPLICATIONS.
REGRETS.
LES ACCESSOIRES.

Réflexions sur le drame des Funambules.

Voilà tout ce drame. L'analyse en est aussi complète et aussi exacte que possible. Après avoir lu ce canevas dramatique avec l'attention qu'il mérite, vous pourrez juger par vous-même du drame qui se joue aux Funambules. C'est une complication de faits inouïs et d'accidens déplorables, comme on en voit en rêve ; véritable cauchemar, où la terre et le ciel, la raison et

la féerie, la prose et les vers, sont compromis également. Pierrot, ainsi exposé à toute la malice d'Arlequin et de Colombine, savez-vous ce que c'est que Pierrot? C'est le Misantrope de Molière. Le Misantrope de Molière s'indigne dans le grand monde, dont il combat les travers; le Pierrot des Funambules s'indigne dans le peuple, dont il brave l'attaque brutale. Ici l'homme succombe sous la calomnie et sous les ridicules du salon; chez Deburau, l'homme est en butte aux soufflets et aux coups de pied. L'imitation est flagrante, et je pourrais pousser le parallèle plus loin, mais je m'abstiens. Le parallèle est une chose trop facile à faire pour que je veuille m'y arrêter long-temps.

Parallèle entre Pierrot et le Misantrope.

Je ferai seulement remarquer combien, dans ces deux grands personnages de la vie humaine, le Misantrope et Pierrot, les nuances sociales sont observées. Le Misantrope s'emporte, il est bourru, il est hautain, il est véridique, il est grand seigneur avec de jolies femmes et de grands seigneurs. Pierrot, au contraire, qui est peuple avec le peuple, peuple avec Colombine, l'égrillarde fille du peuple; Pierrot est patient outre mesure; Pierrot est flaneur; Pierrot

se moque tout bas ; Pierrot a l'air de tout croire ; Pierrot fait la bête ; Pierrot est d'un sang-froid admirable ; Pierrot, c'est la création de Deburau. Il faut voir le comédien avec ses lèvres pincées, son attitude indécise, son sourire railleur, son air qu'il sait rendre si admirablement stupide ; il faut le voir exposé à la pluie, tenant tête à l'orage, s'engraissant dans les cuisines, battant, battu, assassinant, assassiné, ne s'étonnant de rien, pas même du boulet rouge qu'il retire de la blessure d'Arlequin. C'est admirable ! Jamais acteur n'a paru dans un drame plus compliqué avec plus d'énergie, de patience, de sang-froid et d'esprit.

Explications.

Sans doute, à la lecture de la *Mère l'Oie*, votre étonnement a été grand. Vous avez vu dans cet ouvrage une suite inouïe de changemens, de tableaux et de décors que vous ne croyez possible qu'à l'Opéra. Que pourriez-vous dire si vous entriez dans les détails de cette vaste administration ? Que diriez-vous si Mme Carpon elle-même, si prodigue de pantalons à ceux qui n'ont pas de bas dans leurs souliers, vous prenait par la main, et vous menait dans son magasin de costumes ? Quel étonnement serait le

vôtre à l'aspect de toutes ces robes étalées, écharpes de soie, habits brodés, habits de paillasses, magistrats, arlequins, bohémiens, grands seigneurs, escamoteurs, le dix-huitième siècle et le dix-septième siècle, l'or et les paillettes, le moyen âge et 93, l'armure du chevalier et la carmagnole du bonnet rouge, toute l'histoire de France et celle de Rome, et l'histoire de l'Allemagne et de l'Italie, l'histoire de toute l'Europe, représentée en costume chez Mme Carpon, pour un théâtre à quatre sous?

Comment voulez-vous, après cela, que le peuple de France ne soit pas le peuple le plus instruit de l'univers!

Regrets.

J'aurais bien voulu que Mme Carpon fût plus accessible; je lui aurais arraché, non pas un pantalon : le moyen d'avoir un pantalon depuis la pancarte! mais au moins j'en aurais obtenu la liste de ses costumes, tenue en partie double; je vous aurais raconté toutes les barbes, vestes, culottes, uniformes, chapeaux, bas chinés, etc., qu'elle tient en réserve. Mais Mme Carpon est inaccessible; elle a si grand'peur de *faire la loi à l'administration!*

Les accessoires.

En revanche, je vous donnerai la liste com-

plète des *accessoires* du théâtre. On appelle *accessoires*, au théâtre, tous les meubles, ustensiles, etc., qui servent à la représentation d'un ouvrage. Les meubles ne sont pas des accessoires. Dans les premiers temps du théâtre, l'accessoire était une chose à peu près inconnue : il n'y avait pas d'accessoire proprement dit. Le drame moderne a fait de l'*accessoire* une condition indispensable. Il n'est pas de théâtre aujourd'hui qui n'ait un magasin d'accessoires, son gardien d'accessoires, son livre de compte d'accessoires. On ferait un livre sur ce sujet. Je me contenterai de vous donner la liste des accessoires du théâtre-Deburau.



LISTE GÉNÉRALE

DES ACCESSOIRES DU THÉATRE DES FUNAMBULES.

Une chaîne de montre en acier.
Une petite sonnette.
Une sphère.
Un pupitre ; boîte à couleurs , avec tiroirs.
Une longue-vue en carton.
Une baguette de magicien.
Une bouilloire.
Un bidon en fer-blanc.

Verres à eau-de-vie.
Douze bâtons de cormier.
Une paire de girandoles à deux branches.
Une urne en carton bronzé.
Un vase à anse.
Une fourche en bois brut.
Un sceptre en bois doré.
Deux clarinettes.
Deux boucliers en carton.
Deux vases en bois peint.
Un plan monté sur deux rouleaux.
Onze volumes dépareillés, dont OEuvres complètes de M. Viennet, moins l'*Épître aux Muses*.
Serpens mécaniques.
Un carton de chapeau à trois cornes.
Une boîte en fer-blanc, avec couvercle détaché.
Un petit coffre en bois.
Huit branches de laurier fleuri.
Une coupe en bois doré.
Deux bourriches.
Malles de différentes grandeurs.
Un métier en bois peint et doré.
Une écritoire riche en cuivre doré.
Deux corbeilles de fruits en carton.

Une mèche de cheveux.
Un plat de pâtisserie en carton.
Une hure de sanglier en carton.
Une crême en carton.
Sept coupes en bois doré.
Deux masses d'huissiers, bois et carton dorés.
Deux bâtons de héraut, en velours et carton dorés.
Un livre relié en maroquin.
Un lustre en bois doré, à seize branches.
Un petit flacon.
Une lanterne en cuivre.
Une lanterne sourde.
Trente fusils en bois.
Douze hallebardes.
Une écharpe en soie verte, brodée en or.
Une écharpe tricolore.
Une écharpe blanche.
Un petit coffre de bois peint et doré.
Un eustache.
Une bonbonnière.
Un sablier.
Six gobelets de fer-blanc.
Une cruche.
Une paillasse.

Un pain en carton.
Un bissac.
Un paquet d'assignats.
Quinze squelettes.
Trois chiens aboyans.
Un chat noir.
Un paon.
Un coq.
Deux mortiers.
Quatre boulets de canon.
Deux canons.
Un faucon vivant.
Une diligence.
Quinze croix de la Légion-d'Honneur.
Dix croix de Saint-Louis.
Neuf crachats
Trente-six épaulettes.
L'habit du maréchal Augereau.
Une pluie, composée de feuilles de paillon, renfermée dans une boîte.
Neuf bâtons dorés.
Quatre corbeilles de fleurs.
Une écharpe en soie noire.
Quatre couronnes à feuilles d'or.
Six palmes en laurier, carton peint.

Trois cassolettes en carton doré.
Six aigles de légions romaines.
Deux lyres en or, bois peint.
Deux grandes trompes en bois doré.
Deux grandes rames.
Six torches à esprit-de-vin.
Quatre torches à bougies.
Vingt-quatre cannes, bambous.
Une main de justice.
Un sceau royal.
Une clef en fer doré.
Des dés.
Un album.
Une épée à deux mains.
Une pipe.
Un carton de dessins.
Un coucou avec ses poids.
Un bilboquet.
Un jeu de loto.
Quatre ballots de toile.
Un globe royal.
Deux rasoirs, avec un cuir.
Une arbalêtre.
Une hache d'armes.
Deux écrans.

Un pistolet à piston.
Un bouquet de roses blanches.
Des lettres écrites et simulées.
Huit baguettes blanches.
Une lampe à l'esprit-de-vin.
Plusieurs dossiers.
Une paire de conserves.
Deux roues dentelées, avec un manche.
Des cartes de visites.
Des pinceaux.
Vingt journaux.
Une béquille.
Six cuillers.
Dix billets de banque.
Un polichinelle.
Douze glaces en coton, godets et soucoupes.
Douze serpettes sacrées.
Six lanternes de bois.
Une toque virginale.
Une poêle à marrons.
Un volume de *la Pucelle* relié en veau.
Deux coussins de velours.
Un stilet.
Une paire de gants jaunes.
Un grand sabre de bois.

Une broderie à main.
Un buste.
Un cercueil.
Des balances en fer.
Un éventaire.
Un poulet en carton.
Une paire de pistolets de poche.
Un tambourin.
Une pièce de drap.
Deux carafes en cristal.
Des éclairs dans une boîte à compartimens.
Une épée qui se casse.
Quatre cartons de bureau.
Une boîte de cloux.
Un masque noir.
Un gros marteau.
Un médaillon.
Deux fleurets.
Une corbeille de mariage.
Un compas.
Un paquet de parapluies.
Des plumes, canifs, règles et grattoirs.
Des cartouches et des gargousses.
Vingt cartes numérotées.
Une espingole.

Sept tasses de café, avec soucoupes.
Un grand plateau, avec sucrier.
Une paire d'éperons.
Une brochure.
Deux couverts brisés.
Un crucifix.
Un parchemin rouge et une plume de fer.
Un rameau d'argent.
Un trictrac.
Trois registres.
Huit arcs et huit carquois.
Une éponge.
Un faucon.
Une urne en fer-blanc.
Une paire de castagnettes.
Une grosse caisse pour le canon.
Une cloche.
Une guitarre.
Deux cors de chasse en osier et toile dorée.
Deux triangles.
Un violon.
Un éclat de tonnerre, se composant de trente feuilles de tôle.
Un tambour à broder.
Un trousseau de clefs.

Bourses de différentes grandeurs.
Jetons en cuivre et en fer-blanc.
Une tabatière à double fond.
Quatre boîtes de dragées.
Bagues de différentes grandeurs avec écrin.
Un cornet acoustique.
Un écrin en maroquin rouge.
Une paire de ciseaux.
Une tabatière en cuivre.
Un médaillon en argent, garni de pierres.
Trois chaînes de fer avec bracelets.
Une couronne garnie de pierres fausses.
Un sac de nuit.
Un cachet de montre en cuivre, avec pierre.
Un bandeau garni de pierres.
Deux petits barils.
Un pot au lait en osier, toile et papier argenté.
Une valise en peau.
Un petit panier d'écolier.
Une barcelonnette en osier.
Une cage avec un oiseau empaillé.
Deux gibecières en filet.
Un carton vert pour robe.
Un carton à chapeau.

Chaînes en corde.
Un rouet à filer.
Deux pots d'étain.
Gobelets en fer-blanc.
Six assiettes de terre.
Plusieurs chaînes en fer blanc.
Une timballe argentée.
Six serviettes en toile écrue.
Une montre en cuivre.
Une sonnette d'appartement.
Une gourde.
Une couronne à pointes, ornée de pierres.
Une boîte de pharmacie avec flacons.
Trois bracelets en soie noire.
Une pendule en bois d'acajou, avec cadre.
Une paire de chandeliers en cuivre argenté.
Un petit bougeoir en cuivre argenté.
Seize étuis avec stores pour bougies.
Deux petites lanternes antiques en fer-blanc.
Huit verres à pates.
Deux carafons.
Une bouteille de marasquin.
Un plateau en carton.
Quatre cartons de bureau.
Deux plateaux en tôle peinte.

Trois coupes en carton doré.
Un plat de carton argenté.
Deux pâtés de carton.
Un buisson d'écrevisses.
Une assiette de biscuits.
Une assiette de pommes.
Une assiette de poires.
Une assiette d'oranges.
Une cassolette en carton doré.
Un trépied en bois et un en carton doré.
Une cravache.
Deux tambours de basque.
Trois fouets de poste.
Un fouet de conducteur.
Une canne à pomme d'or.
Une canne de tambour-major.
Une queue de billard.
Une canne à pomme d'ivoire.
Une ombrelle verte.
Un parapluie avec étui.
Deux trophées d'armes en bois et carton doré.
Une hache en fer.
Dix seringues en bois argenté.
Une harpe en bois peint.
Des tablettes pour écrire.

Quatre portefeuilles de différentes grandeurs.
Un portefeuille de notaire.
Un encrier gothique avec sonnette argentée.
Une écritoire de poche.
Un étui de mathématiques.
Un baromètre.
Une canne d'exempt, à pomme d'ivoire.
Un grand éventail.
Une palette en faïence.
Un livre de la loi, doré.
Un vieux cor de chasse.
Un miroir à main.
Une petite malle d'osier, couverte de toile peinte.
Douze têtes de mort.

❀

IV.

RÉFLEXIONS.
PRIX D'ENTRÉE.
DESTINÉE DE L'ART.
L'ART NOBLE.
INDUSTRIES.
APOTHÉOSE.

Réflexions.

Douze têtes de mort. Vous pouvez suivre facilement, à la lecture de cette liste, les progrès, ou plutôt la décadence de l'art dramatique. Si cette liste était faite dans l'ordre chronologique, elle commencerait par la coupe tragique pour finir par la tête de mort. La coupe et le poignard furent long-temps les seuls accessoires de l'art dramatique en France. Nous en sommes

venus au squelette et à le tête de mort. Cela devait être en effet, à force de se servir du poison et du poignard !

Les lecteurs attentifs, après la lecture de cette pièce originale, pourront se faire une idée de toutes les peines que donne la moindre action scénique. Ce sont des détails sans fin, des frais énormes, sans compter les *billets de banque*, par-dessus le marché.

Et si vous ajoutez à cette masse de petits meubles qui s'entassent les uns sur les autres, le détail des costumes qui embrassent les quatre parties du monde, et qui représentent deux mille ans ; et si à ces détails de costumes vous ajoutez les décorations qui envahissent la scène chaque jour, qui se multiplient et se perfectionnent à l'infini ; et si quand tout est fait, costumes, décors, accessoires, la pièce enfin, et la musique sur cette pièce, aux entrées et aux sorties, on vous dit que pour voir tout cela vous n'aurez à payer que

1 *franc* aux avant-scènes, si vous êtes riche ; Prix d'entrée.

Et 4 sous au paradis, si vous êtes avare ou pauvre ;

Et si on vous dit que, malgré ce bas prix et

ce prix de luxe également à la portée de tous, la foule se fait prier long-temps par un pauvre vieillard à la voix rauque et cassée, qui se promène à la porte du théâtre en criant :

Entrez, messieurs ! entrez, mesdames !

Vous serez étonné, n'est-ce pas ? et dans votre étonnement, vous demanderez où va l'art ? quel est l'avenir de l'art ? maigre question par le temps qui court !

Destinée de l'Art.

L'art ne va plus nulle part, l'art ne marche plus, l'art est stationnaire, l'art s'est arrêté à la porte des Funambules, criant d'une voix cassée : *Entrez, messieurs !* L'art est fatigué et rauque ; il porte des lunettes et une queue. Après avoir passé à travers l'extrême luxe et l'extrême misère, il s'est reposé dans l'ignoble ; il est là à son aise, il vit, il respire, il s'anime, il ne se marie pas, ce qui nous fait espérer qu'il sera le dernier de sa race ; et ma foi ! il n'y a pas de quoi se désoler.

L'Art noble.

Plusieurs théâtres, dans Paris, sont consacrés à l'art ignoble, et ces théâtres-là ne sont pas les moins heureux. L'Odéon, cette belle salle du faubourg Saint-Germain, le *théâtre de l'Impératrice,* bâti aux frais de la Chambre des pairs,

par la permission de Bonaparte, l'Odéon a été ruiné trois fois par un *théâtre ignoble*, son voisin, le théâtre de Bobineau, lieu charmant, où l'étudiant en droit conduit sa maîtresse, où l'étudiant en médecine va chercher un cœur qui réponde aux battemens du sien. Parcourez Paris : partout vous rencontrerez le petit théâtre à côté du grand théâtre, qui pompe les sucs nourriciers de son voisin, et se nourrit de sa substance, comme fait l'insecte. Le Théâtre-Français, livide et hideux, étale son squelette transparent à côté de l'embonpoint du Vaudeville; les Folies-Dramatiques dévorent la Gaieté; l'Ambigu tire aux jambes de l'Opéra; Mme Saqui saute et danse à se casser les reins vingt fois par jour, pour tenir les Figures de cire en haleine. C'est une tuerie, une boucherie de théâtres. Le peuple de Paris, indifférent à cette émulation dramatique, passe flaneur qu'il est devant la porte, bouche béante et le nez en l'air. Le peuple de Paris est flaneur et farceur avant tout. Une troupe de comédiens l'appelle d'un air agaçant; le peuple, malin qu'il est, fait semblant de se laisser prendre au piége; il avance, il sourit, il tire son argent de sa poche;

le buraliste frémit de joie, il tend la main. Bah ! voilà mon peuple qui achète une pomme cuite, un morceau de pain d'épice, une saucisse bouillante et autres friandises, et qui dévore le tout à la porte du théâtre désappointé. Soyez donc artiste après cela !

Le théâtre ignoble est donc le seul possible aujourd'hui. Ne me parlez pas des autres : ils sont morts. Les grands portiques dramatiques sont déserts ; l'herbe pousse dans les parterres tragiques ; la Psyché de Célimène est couverte de poussière ; la livrée de Mondor est toute râpée ; la toge même de Brutus implore en vain un blanchissage indispensable. Il n'y a pour vivre un peu que le théâtre ignoble ; et non-seulement il vit, le théâtre ignoble, mais encore que de gens il fait vivre, dans les murs, hors des murs ! Dans les murs, c'est un peuple de comédiens à la retraite, qui viennent au théâtre ignoble rêver encore à leurs beaux jours. Dès qu'un financier a le ventre trop gros, il se fait financier du théâtre ignoble. La jeune première perd ses dents et ses cheveux : elle est jeune première au théâtre ignoble. Tout ce qui est vieux, fêlé, édenté, malpropre et malsain au

théâtre, est excellent pour le théâtre ignoble. Le théâtre ignoble est à l'art dramatique ce que le fiacre est au cheval de course. Le beau cheval anglais tire le phaéton à six chevaux ; il finit par conduire le fiacre à deux. Le théâtre ignoble, c'est la sentine où se rendent à bas prix toutes les impuretés de l'art ; c'est le Montfaucon des théâtres de province, la voirie des théâtres de Paris. Allez au théâtre ignoble si vous voulez avoir en résumé les vieilles reliques du vieux drame et de la vieille comédie. Quel livre on ferait avec ces mœurs, avec ce monde, avec ces amours-propres en paillettes, avec ces vices en linge sale, avec cet art nu et pelé, et qui a perdu jusqu'à son fard, qui ne tient plus !

Industries.

Voilà pour le dedans du théâtre ignoble ; quant au dehors, le théâtre ignoble ne fait pas vivre moins de pauvres diables que le dedans. Allez à l'heure de midi, les mains dans vos poches, à la porte de ces étroites cavernes dramatiques ; voyez ces vieillards, Achilles d'autrefois, Paillasses aujourd'hui ; ces Iphigénies du siecle passé, Colombines de notre temps, s'épanouissant au soleil comme fait l'huître. Autour de ce peuple d'artistes en guenilles accourent à

l'envi les cuisiniers ambulans, les Charlet de carrefour, les Beauvilliers de la borne, les Frères Provençaux de l'estaminet; puis arrivent à la suite les vendeurs de contremarques, fumant leur pipe et balançant leur chaîne de montre; les marchands de cannes, philosophes pratiques qui changent le cerisier en bois d'ébène; les distillateurs de coco, tisane populaire à l'usage des maçons qui travaillent. Tout ce monde vit, pense, agit, calcule et mange pêle-mêle à la porte du théâtre; puis à quatre heures, quand le repas est fini et la table levée, c'est à-dire quand chacun s'est essuyé le pouce, les comédiens retournent à leurs coulisses, les marchands de contremarques vendent leurs billets d'auteur, le chef de claque assemble ses acolytes chez le marchand de vin, les vendeuses de bouquets, jolies décrépites de vingt-deux ans, la vue et le visage usés, présentent au passant leurs bouquets fanés de la veille. Cependant au dedans le lustre s'allume, les quinquets fument déjà, la clarinette fait semblant de s'accorder avec le violon; on entre dans les salles ignobles, on applaudit ou l'on siffle les auteurs ignobles; tout ce monde est occupé pendant quatre heures à

jouer, à siffler, à rire, à pleurer, à crier de l'ignoble, à voir des assassinats, à recevoir des leçons de morale ou des coups de pied au derrière ; et le préfet de police, grâce à l'ignoble, prend haleine un instant.

Apothéose.

Honneur à Deburau ! honneur au Roi du théâtre ignoble ! Malgré tant d'obstacles, il a été comédien chaste et comédien original. Dans ce monde usé, il a été un comédien tout neuf. Il a commencé par tirer le fiacre, il est vrai ; mais il l'a tiré comme un noble animal bien fait pour un destin meilleur. Honneur à lui ! Il a fait une vocation d'une contrainte, un art d'un métier, une joie d'un supplice. Il est né dans l'ignoble pendant que les autres y sont tombés. Il est fier du théâtre ignoble et le théâtre ignoble est fier de lui, parce qu'ils n'ont voulu ni s'ennoblir, ni s'avilir l'un l'autre et l'un par l'autre ; parce qu'ils ont été ignobles naïvement et sans prétention ! Honneur à lui ! Aussi les gens de goût voyant ce pauvre diable, qui a trouvé le moyen d'être grand artiste sur un plancher si mal joint et de faire illusion à son parterre sur ces toiles si mal peintes, lui en a su un gré infini. Deburau, en effet, a vaincu un préjugé qui

paraissait immortel, il a réalisé une chimère, le grand comédien à bon marché ! Il a prouvé que l'illusion dramatique n'appartenait spécialement à aucun théâtre ; qu'elle était de tous les lieux, de tous les temps et de tous les visages. C'est un homme d'un esprit si intelligent et si vif, d'une physionomie si spirituelle et si mobile, qu'il pourrait jouer tout Regnard sans parler, si Deburau daignait jouer Regnard. Grands acteurs d'autrefois, illustres descendans de Dugazon ou de Dazincourt, gardez pour vous vos brillantes garde-robes, vos perruques si comiques, vos traditions notées comme une partition de musique ; gardez votre brillant théâtre, vos décorations pompeuses, votre lustre étincelant, appuyez-vous hardiment sur Molière lui-même, le plus grand génie des temps antiques et des temps modernes, Deburau vous laisse tout cela ; il ne faut à Deburau qu'une casaque de Paillasse, un peu de farine sur la figure, quatre chandelles pour son théâtre, deux violons faux, et, pour poète le premier décorateur venu qui lui donnera une forêt, un temple, une taverne, un enfer, un ciel, mêlant tout cela sans art, sans apprêt, comme dans le chaos. Laissez faire Deburau, il

débrouillera à merveille ce chaos ; il en fera un drame tout à lui, il en fera une comédie plus intéressante mille fois, plus animée, plus vive et plus vraie que tout le répertoire impérial du Théâtre-Français.

Que de fois loin, bien loin même de l'Opéra, ce fantastique spectacle où je conçois qu'on puisse s'amuser, loin des Bouffes, ce savant plaisir pour lequel il faut une science complète, une habitude long-temps méditée, suis-je entré dans la salle si enfumée, si petite, si étroite, si obscure et si joyeuse des Funambules ! Ce spectacle est un spectacle à part, où se rendent tous les artistes qui cherchent de l'art tout neuf, tous les poètes qui aiment la rêverie, tous les honnêtes gens du boulevard rassasiés de héros et de scélérats.

En effet, ce n'est qu'aux Funambules que vous trouverez ce plaisir sans remords, cet intérêt sans assassinat, cette amusante narration sans longueur, ce vaudeville sans couplets, que cherchent si vainement les sages de notre époque : les Funambules, espèce d'Eldorado, auquel on arrive à dos de mouton, sans danger et sans fatigue. Seulement, il ne faut pas avoir honte quand on cherche le plaisir innocent d'aller à cheval sur un mouton !

V.

APOTHÉOSE.
DERNIÈRES INTERROGATIONS
DERNIÈRES RÉPONSES.
SON MOBILIER.
SA FAMILLE.
HOMME DE SALON.
SUCCÈS DU MONDE.
TALENS D'AGRÉMENT.
SES GOUTS.
IL DÉTESTE LE ROSSIGNOL.

Apothéose.

A présent laissons notre héros à lui-même. Il est arrivé à l'apogée de l'art ; son succès est entier ; sa popularité est entière ; le monde sait son nom, et, ce qui est plus difficile, il sait lui-même qu'il a un nom dans le monde, complé-

ment indispensable de la gloire humaine. Ma tâche est terminée ; je ne vous parlerai plus de Deburau.

Dernières interrogations.

Quelques-uns, hommes qui veulent tout savoir, femmes sensibles qui ne peuvent supporter aucune incertitude dans la destinée de ceux qu'elles aiment, voudront peut-être apprendre où en est la vie réelle de cet homme étrange, de ce citoyen à part, de ce père de famille respectable : et s'il a des rentes sur l'état, s'il a une femme, et si sa femme lui a fait beaucoup de petits ?

L'auteur sait trop ce qu'on doit à l'inflexible curiosité des hommes et à l'insatiable sentiment des femmes, pour ne pas ajouter un chapitre de plus à ce livre, malgré toute la longueur de ce travail, que personne ne peut nier, qu'il songe à nier moins que personne.

Vous saurez donc, messieurs et mesdames, tout ce que nous pourrons vous dire sur l'intimité de cette vie d'artiste, sans indiscrétion trop grande cependant et sans briser le mur qui enveloppe la vie d'un citoyen.

Dernières réponses.

Deburau paie des contributions depuis la révolution de juillet, et voilà pourquoi il aime la

révolution de juillet, qui l'a élevé à ce degré d'importance. Deburau possède un mobilier ho-

Son mobilier.

norable, six chaises, une commode, un lit à estrade, deux berceaux, une commode et un secrétaire, où sont enfermés ses cols de chemise, ses cravates et ses gants, quand il en met.

Sa famille.

Sa femme, dont on fait le portrait à l'heure où je parle, pour le salon prochain, sa femme est jolie, à l'œil vif, au teint coloré et basané en même temps ; elle a donné à son mari quatre enfans, dont il serait difficile de dire précisément le sexe, mais tous joyeux, alertes, malins et jouant comme de petits chats. C'est une charmante couvée de Pierrots, de Colombines et d'Arlequins. Leur père ne mourra pas.

Deburau n'est pas encore de la garde nationale.

Homme de salon.

Il a été, il y a six mois, cet hiver, invité à la noce d'un avoué ; il y est allé en habit noir, en bas de soie, il a dansé avec des femmes d'avoués, il a joué à l'écarté avec des agréés au tribunal de commerce. La noce était toute blanche et très parée ; les bougies étaient parfumées ; il y avait une truite du lac de Genève ; la musique venait de la maison Collinet ; on a dansé et

valsé jusqu'au jour. Chacun a été émerveillé de notre héros ; on n'avait de regards que pour lui, on n'avait de sourires que pour lui ; il n'y a eu de la truite que pour lui , attendu qu'il l'a prise par la queue, voyant que les convives l'oubliaient. Chacun se demandait , à l'aspect d'un si aimable cavalier : — Quel est ce monsieur, et d'où vient-il ? Les plus savans répondaient : — Maître un tel , ce monsieur est le Pierrot des Funambules ! Puis les dames braquaient leur lorgnon d'acier sur cet homme étrange pour mieux le voir.

Succès du monde.

Si bien que tous les accidens et toutes les faveurs de la fortune , tous les dédains et tous les amours de la société , la rue et le salon , la sultane et la cousine d'huissier, Deburau a réuni tout cela dans sa vie. O grand homme !

Dans le monde, il est posé; il parle peu, il fume beaucoup toutes sortes de tabac , qu'il renvoie par toutes sortes d'orifices ; il est poli et bien élevé, il attend pour s'asseoir que tout le monde ait un fauteuil : on le prendrait, à son air méditatif, pour un commis voyayeur.

Talens d'agrément.

Outre son talent d'artiste , il a plusieurs talens de société : il sait faire une planche , démonter

une serrure, jouer du galoubet, faire des armes, signer son nom, et clouer un tableau contre le mur.

A son théâtre il règne en maître ; c'est un tyran quelquefois capricieux, toujours despote. Il est connu pour ses niches à ses camarades, que ceux-ci reçoivent avec soumission et respect. Plus d'une fois il a dérangé le tonnerre, troué le tambour, égaré les écharpes, donné un croc-en-jambe à l'amoureuse, poché l'œil de l'amoureux, étouffé le chanteur avec de la galette chaude, abîmé les comparses de poudre sternutatoire ; il a coupé plus d'une queue, volé plus d'une perruque, fait manquer plus d'une entrée. C'est un homme aussi disposé à lancer une épigramme qu'un coup de pied. Tout cela fait rire, au théâtre, ses joyeux camarades, dont il est adoré tant c'est un homme de bon naturel.

Ses goûts.

Il aime la bière et les échaudés, le vin chaud et la galette, et le thé, et le café, et le rhum, et tout ce qui se boit et se mange, excepté l'eau de mélisse et les crêtes de coqs. Voilà son goût.

Il déteste le rossignol.

Il a en horreur les champignons et les *Omnibus*. Quand il entend chanter un rossignol, il porte ses deux mains à ses oreilles en s'écriant:

Veux-tu te taire, vilaine bête? Chacun sa musique et son plaisir.

Il vient de faire un héritage.

En un mot, il porte un crêpe à son chapeau. J'ai dit.



VI.

SES PROTECTEURS.
LE CHEVAL.
BONAPARTE.
PICARD. — FONTAINE. — GÉRARD. — REDOUTÉ.
PENSION.
CHARLES NODIER.
CHARLET ET BÉRANGER.
MARS. — GEORGES. — MALIBRAN.
SON PORTRAIT.
ILLUSTRATIONS PROPOSÉES. — PARALLÈLES ENTRE GIBBON ET L'AUTEUR. — HERMIÈRES. — CONCLUSION.

Vous avez donc à présent cet homme illustre, non pas tel qu'il est en effet, qui peut savoir comment il est? mais tel que nous l'avons vu nous autres, nous qui l'avons cherché avec soin,

avec ame, avec intelligence, avec cœur! Nous vous le livrons tel que nous avons pu le saisir, notre héros enfariné! Prenez-le, le voilà, il est à vous; nous sommes fatigués de le tenir. Notre mystère est enfin révélé au public : le voile du temple est déchiré. Vous êtes initiés à cette gloire, grâce à nous; seulement, gardez bien cette gloire, que nous vous confions, ami lecteur; désormais si quelqu'un doit en répondre, c'est vous!

Notre tâche est donc finie; et si nous ajoutons quelques pages à ce récit, très simplement c'est pur égoïsme, pure vanité; pardonnez-nous.

Nous voulons attacher quelque chose de nous à ce monument; nous voulons graver nos initiales sur ce chêne robuste : il y a tant de gens qui ont écrit leurs noms propres, Jean, Paul, Jacques, Nicolas, au sommet de la pyramide d'Égypte ou du dôme du Panthéon, que nous autres nous pouvons bien attacher aussi notre nom à ce héros que nous avons fait un peu.

Les Protecteurs.

A ce sujet nos recherches ont été grandes : peut-être ne sont-elles pas complètes, du moins sont-elles exactes. Il manquerait quelque chose

à notre histoire si nous passions sous silence le nom des protecteurs de Deburau.

Le cheval.

Le premier protecteur de Deburau, c'est le cheval de son père; le premier vieux cheval qui l'a porté sur son dos, qui a reposé ses pieds fatigués et sanglans. Pauvre vieux cheval! Le second protecteur de Deburau fut Bonaparte, qui était en même temps protecteur de la confédération du Rhin.

Bonaparte.

Puis, plus tard, quand il eut commencé à charmer quelques ames d'élite, il trouva, un beau soir, quatre protecteurs d'un grand nom, illustrations diverses qui un soir en ont fait à la fois une œuvre d'artiste et une bonne action. Voici le fait:

Picard.

Un jour à quatre heures, Picard, ce Molière de vingt-quatre heures, qui eut tant d'esprit pendant huit jours; Fontaine, qu'une révolution a fait architecte du roi, homme heureux, savant, qui a retouché les Tuileries après avoir retouché le Palais-Royal, et pour le même maître cette fois, chose étrange! Gérard, le grand peintre de Psyché, de Bélisaire et des quatre âges, le peintre de Corinne et de sainte Thérèse, Gérard, à qui la révolution de juillet a rendu le

Fontaine.

Gérard.

signalé service de briser le tableau du sacre; Redouté, qui sait faire les roses mieux que ne les faisait Dorat lui-même : oui, c'étaient bien eux tous les quatre, Picard, Fontaine, Gérard et Redouté. — Ils étaient les premiers en France à aimer, à comprendre, à applaudir Deburau.

Redouté.

Ce soir-là ils avaient loué une loge d'avant-scène, la plus belle de la salle. On traverse le parterre et le dessous du théâtre; on baisse la tête, on monte six marches; — c'est là!

Les quatre amis se firent ouvrir la loge. L'ouvreuse était si triste, qu'ils remarquèrent la tristesse de l'ouvreuse. — Qu'avez-vous donc, ma bonne? lui dit Picard. — L'ouvreuse répondit : — Hélas! monsieur, M. Deburau nous quitte dans huit jours! et une grosse larme roulait dans ses yeux.

— Hum! hum! dit M. Picard, cela n'est peut-être pas malheureux! Vous verrez qu'il aura reçu un ordre de début à la Comédie-Française. Je n'en suis pas fâché pour ma part; tant pis pour le boulevard! En même temps il tirait sa lorgnette, qu'il apprêtait avec autant de soin que s'il eût été à l'Opéra.

L'ouvreuse, en sanglottant, apprit aux quatre

amis stupéfaits que Deburau quittait le théâtre par misère, et qu'il allait se faire serrurier.

Et elle pleurait à fendre le cœur.

Picard la regarda, puis il regarda Deburau, et il fut tout entier à son héros, à son acteur. — S'il avait eu une autre *Petite Ville* à faire jouer à ce gaillard-là !

S'il avait eu à animer ce visage, à faire pétiller ce regard, à faire sourire ce grand farceur ! — C'est un homme qui a manqué à ma comédie, pensait Picard.

Les autres regardaient aussi bouche béante, mais ils étaient tristes, comme on est triste la veille du jour où l'on perd ce que l'on aime ! Le spectacle leur profita mal.

La nuit eût été bien triste pour eux sans la résolution qui leur vint tout-à-coup de faire une pension à l'artiste, jusqu'à ce que le public fût moins ingrat.

Pension.

Et cette pension fut de 9 francs par mois pour chaque tête. Quatre fois neuf francs pendant six mois ont sauvé à la France son grand comédien. Quel honorable argent que celui-là, messieurs ! l'argent de Picard, de Fontaine, de Gérard et de Redouté ! Les amateurs de médailles recher-

chent avec soin les petits écus de ce temps-là. Les plus rares sont empreints de vert-de-gris ; ce sont les petits écus qui ont séjourné le plus long-temps dans la poche de Deburau.

Inscrivons avec honneur, sur notre colonne votive, les noms de Picard, de Fontaine, de Gérard et de Redouté !

Charles Nodier.

Vint après eux, ou en même temps, le plus aimable écrivain de nos jours, homme d'un style aussi pur que son ame ; railleur — bon enfant, qui n'a pas son pareil dans le monde des railleurs ; malicieux censeur dont toutes les malices sont innocentes : Charles Nodier. Il a compris Deburau comme il a compris tant de choses qu'il a enseignées à la foule. Charles Nodier n'a jamais eu de sa vie qu'une loge louée à l'année, c'est au théâtre de Deburau.

En ce moment, Charles Nodier, aidé de Cruyschank, s'occupe de l'histoire de Polichinelle, en 4 tomes in-4°. Puisse-t-il nous pardonner, à nous indignes, cette histoire si mesquine du grand acteur qu'il nous révéla un des premiers !

Nommerai-je toutes les gloires qui sont venues rendre hommage à cette gloire? Il faudrait

nommer tout le Paris littéraire, tout le Paris artiste, tout le Paris actif, qui sent, qui applaudit, qui aime l'art partout où il se trouve.

Charlet et Béranger.

J'ai vu, aux Funambules, Charlet à côté de Béranger, Charlet qui ressemble autant à Béranger que Béranger ressemble à Charlet : tous les deux admiraient cette nature populaire dont ils sont si amoureux tous les deux.

J'ai vu Mlle Mars et Mlle Georges, et Mme Malibran, dans une loge, qui applaudissaient Deburau. La comédie, le drame, la passion, les trois grandes gloires des trois grandes scènes, qui se donnaient rendez-vous à ce petit théâtre si misérable et si infect ! C'était charmant à voir !

J'y ai vu rire un maréchal de France en petit costume, que je ne veux pas nommer, de peur de rendre les autres maréchaux jaloux.

La peinture et la sculpture ont rivalisé d'efforts pour célébrer cette gloire, reconnue par tous. Au dernier salon, parmi tant de barricades, de libertés, non loin du *Cromwell* de Delaroche et de la *Salle du bal* de Roqueplan, sous le feu italien des tableaux de Robert, la foule s'arrêtait étonnée au dernier point devant

le portrait de Deburau. Elle a tant d'intelligence et d'esprit, la foule!

Son portrait.

Ce portrait de Deburau était de M. Bouquet, à qui il a fait un nom.

Ce même portrait a été exécuté sur porcelaine par une jeune artiste de beaucoup de talent, Mlle Arsène Trouvé, qui en a reproduit toutes les nuances et les trois sortes de blanc avec beaucoup de fidélité et de bonheur.

Enfin, après ces grands noms, si je puis placer le mien, moi aussi je serai trop heureux de m'attacher à cette gloire moderne, la seule gloire moderne qu'on ne conteste pas.

Illustrations proposées.

Je dois dire aussi, à l'annonce de cette histoire que voilà, toute la littérature s'est émue. Il n'est personne, vers ou prose, qui n'ait demandé à inscrire son nom dans ce temple de mémoire que nous élevions à notre artiste à si grands frais.—Les sonnets, les odes, les ballades, que sais-je? en latin, en espagnol, en italien, toutes les langues, me sont venus en foule: — Mettez ma ballade! imprimez mon sonnet! s'écriait-on de toutes parts. — On m'a même adressé une inscription en vers grecs, pleine de goût et d'esprit, et que je n'inscrirai pas ici, probablement

parce que Deburau lui-même ne la comprendrait pas. Il ne faut chagriner personne.

Mon dessein, à moi, était aussi d'inscrire en tout petits caractères mon nom obscur sur la table d'airain où sont inscrits tous ces grands noms; mais à présent que je compare le héros et l'historien, l'importance des faits et la faiblesse de l'histoire, inscrire mon nom à côté de ces noms-là je n'ose plus et je me tais. Mieux vaut encore renoncer à la récompense de gloire que j'attendais pour mes travaux que de m'exposer au reproche de présomption.

Trop heureux si je mérite un regard, un sourire de mon héros!

Parallèle entre l'historien Gibbon et l'auteur.

On dit que Gibbon, l'historien du Bas-Empire, quand il eut fini son histoire, le plus beau monument historique qu'il ait été donné d'élever à un historien sceptique, se sentit prêt à défaillir, tant il avait de joie au cœur de voir sa tâche accomplie! Il regarda long-temps son œuvre gigantesque entassée là devant lui, impatient de s'élancer dans le monde. Il contemplait son livre du regard et de l'ame; puis n'en pouvant plus, il descendit dans son jardin sous le ciel étoilé, se promenant de long en large et prêtant

l'oreille, comme s'il eût entendu marcher derrière lui toutes ces armées de Barbares et de vieux Romains dont son histoire est pleine, toute cette décadence efféminée, tout cet avenir de fer. Si la nuit n'eût pas fini bientôt, si le silence des étoiles n'eût pas été interrompu par le joyeux matin, si les hommes ne l'avaient pas arraché à sa contemplation muette sur lui-même, lui rappelant par leur présence la misère et la vanité des plus belles choses, Gibbon serait mort ce soir-là de vanité et d'orgueil.

Ainsi moi, l'historien du Bas-Empire dramatique, moi qui viens d'écrire la dernière ligne de mon histoire du théâtre ignoble, je me sens saisi de joie, voyant enfin ma grande entreprise accomplie. Allons, mon page, mon chapeau de paille et mon fusil de chasse! allons, mes chiens! allons la forêt silencieuse! venez, toutes mes joies, entourer votre maître l'historien, votre maître qui vient d'écrire *les Commentaires de Jean-Gaspard Deburau;* venez, mes fidèles, je veux avoir, moi aussi, mon moment d'orgueil, de vanité!

Hermières.

Mon moment d'orgueil et de vanité sous les vieux chênes de l'abbaye d'Hermières. Noble abbaye! le réfectoire est encore garni de larges

dalles, les vastes cours regorgent de moissons comme autrefois, la chapelle est encore debout abritant de son bois vermoulu les vieilles tombes aux inscriptions effacées ; regarde l'autre Gibbon qui se promène à ton ombre féconde, ma noble abbaye! O vanité des gloires humaines! cette chapelle élevée là, ces vieux arbres plantés là, ces vastes et joyeuses cellules, toute cette attitude monastique, tous ces vieux souvenirs enterrés dans ces deux mille arpens de terre! tout cela pour qu'un jour je puisse venir achever en paix dans ces beaux lieux, au bord de ces eaux, sous ce beau ciel, la vie de l'histrion Deburau!

Et toute cette vie de l'illustre Paillasse écrite avec tant de périls et d'orgueil, sans que mon héros m'en sache gré! Insouciant Bohémien; pendant que son historien est encore dans toute son extase, peut-être à l'heure qu'il est est-il, lui, à jouer avec les vieilles savates de la boutique dans *la Mauvaise tête*, ou bien encore est-il occupé sérieusement à marier pour la dix millième fois au moins, dans *le Billet de mille francs*, Colombine avec le rival d'Arlequin!

Conclusion.

FIN.

TABLE.

DEUXIÈME PARTIE.

AUTOBIOGRAPHIE.

FIN DE LA TABLE.





